

L'Autorité

40e ANNÉE No. 5

4 SEPTEMBRE 1954

Imprimé à St-Hyacinthe

10
cents

Rédaction: 2003, St-Hubert MONTRÉAL P.Q.

Directeur: GÉRARD GINGRAS

Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

NOUS AVONS TOUS TUÉ L'ALLIANCE DES PROFESSEURS

Les bills 19 et 20 ont provoqué l'indignation que l'on sait, mais il est trop tard maintenant pour prier des députés malhonnêtes ou incompétents d'en interdire la ratification. Et, telle la capture du Guatemala par le trust "United-Fruit", l'élimination de l'Alliance des Professeurs

catholiques de Montréal par la Commission provinciale des relations ouvrières n'étonne plus aujourd'hui que par l'assurance inquiétante, la brutalité, la franchise, si l'on peut dire, avec lesquelles elle a été exécutée.

De même que les abus de pouvoir entraînent les révolutions populaires, l'apathie et la lâcheté publiques autorisent les révolutions réactionnaires. Ainsi, le révolutionnaire Duplessis n'a pu agir qu'avec notre concours.

Dans l'absolu, on pense ici au Procès de Kafka, au meurtre de Thomas Beckett, à Koestler, ou à la remise des communistes allemands par Pétain à Hitler en 1940. Pis encore sur le plan moral, puisque, cette fois, la victime n'a pas même le droit d'être une victime: le crime est commis dans la légalité.

Pour accomplir ce tour de force, le gouvernement provincial a mis cinq ans; ça n'est pas trop long pour asseoir une révolution. De la colonie au chantage, de la menace à l'arbitraire, du retrait d'un document au retrait d'un amonition, en passant par la prière des membres de la Commission Sco-

Comment, d'ailleurs, sans être révolutionnaire et sans notre appui latent, aurait-il osé se mouquer ouvertement des jugements de la Cour Suprême du Canada et refuser pendant des années à un syndicat très évidemment majoritaire (du moins en 1950, 51 et 52) le droit à la reconnaissance syndicale, puis, tout récemment, jouer la comédie du patron qui vérifie les cotisations syndicales et envoyer de force, enfin, un groupe de salariés (les instituteurs de langue anglaise) dans un syndicat (l'AEA ECM) qui n'était pas le leur?

Pour réussir semblable tripotage, il faut être singulièrement

La disparition de la Ced permettra la naissance de l'Unité Européenne

Bien qu'au moment d'écrire ces lignes, le traité instituant la Communauté européenne de défense n'ait pas encore été mis aux voix à l'Assemblée nationale française, il ne nous paraît pas présomptueux de rédiger cet article en prenant pour acquis le rejet de la C.E.D. par la France. Car le vote de la Chambre des députés de Paris n'a d'importance, à nos yeux, qu'en tant qu'il viendra confirmer le verdict du peuple qui, par la voix de ses paroisses les plus divers, s'est déjà prononcé contre les accords. S'il venait à contredire la volonté mille fois exprimée de la majorité, c'en serait fait de la démocratie française et des désordres confinant à la guerre civile ne manqueraient pas de s'ensuivre.

président du Conseil emporte la décision par une demi-douzaine de voix? La France serait bien avancée, obligée qu'elle serait ensuite de faire adhérer la population aux suffrages de quelques hésitants entraînés par le prestige du chef d'état. D'aucuns ont suggéré que M. Mendès-France menace de dissoudre le Parlement et de décréter la tenue de nouvelles élections. Aussi bien suspendre la constitution...

ont évoqué l'existence d'accords secrets Bonn-Washington qui auraient dû, normalement, faire la manchette. D'Otto John, on a pu insinuer avec une certaine vraisemblance qu'il était un agent double, puisqu'il s'occupait d'espionnage et de contre-espionnage. Mais, la position de M. Schmidt-Wittmack est irréprochable: député catholique,

se, on pourra enfin crier: "Vive l'Europe!" C'est alors qu'il faudra, pour employer une formule usurpée par les partisans de la C.E.D., "faire l'Europe". Mais pas une Europe, cette fois, où le Luxembourg tient plus de place à lui seul que la Pologne et la Tchécoslovaquie réunies. Pas une Europe destinée principalement à la mise sur pieds d'une douzaine de divisions allemandes, mais une Europe unie dans un enthousiasme populaire et s'acheminant progressivement vers le désarmement. Les Etats-Unis d'Europe ne devront pas être l'Europe des Etats-Unis, ou ils ne se-

L.U.R.S.S. se disait que, puisque l'Allemagne allait être intégrée dans une alliance militaire occidentale, il valait mieux qu'elle ne soit pas complètement.

Les trois Grands de l'Ouest rédigeaient actuellement leur réponse à la dernière note soviétique proposant une conférence quadripartite, préliminaire à une conférence pan-européenne. On peut espérer qu'une fois permise la priorité accordée à la C.E.D., MM. Eden et Mendès-France parviendront à faire accepter cette nouvelle réunion. L'atmosphère aura radicalement changé. Trois des participants seront

par
Noël Pérusse

membre d'une commission parlementaire importante, il passe en zone soviétique avec sa famille pour assurer l'unification pacifique de son pays. On ne peut imaginer description plus troublante pour un parlement européen qui aurait à ratifier de nouveau la C.E.D.

Déjà peu attrayante à l'origine, la pseudo-Communauté de soi-disant Défense n'a rien gagné à ces révélations qui n'ont encore reçu aucun démenti. On a bien essayé de les discréditer en les assimilant à la propagande communiste mais, étant donné la situation et l'allégeance politique de MM. John et Schmidt-Wittmack, leurs accusations viennent plutôt confirmer les mises en garde soviétiques. Quand la C.E.D. aura reçu les funérailles de super-état qu'elle mérite, il faudra exiger des éclaircissements et des explications sur les présumés accords secrets; ils nous fourniront peut-être des lumières sur une politique américaine que nous sommes trop enclins à juger simplement idiote.

Une fois écarté le spectre de la Communauté européenne de Défense,



ront pas. La pacification du Vieux-Continent ne peut pas être une simple manœuvre de la guerre froide. L'Europe aura été faite quand, au lieu d'accentuer sa division est-ouest, elle sera devenue le microcosme de la coexistence pacifique.

La conférence de Berlin a montré que, bien plus que la question des élections libres, la C.E.D. constituait la véritable pierre d'achoppement de l'unification allemande.

Noël PERUSSE

"L'ENQUÊTE"

Le pseudo-Gallup Poll effectué par la Commission des Relations Ouvrières dans les écoles de Montréal ne saurait remplacer en aucun cas le scrutin démocratique exigé par les honnêtes gens, c'est clair. Il est néanmoins intéressant de noter les détails de la farce:

Les inspecteurs de la Commission ont effectué leur enquête en une seule semaine, la semaine du vingt-trois au trente juin. Armés d'un mandat gouvernemental, ils ont ainsi pénétré dans vingt-cinq écoles, sur 250, où ils ont interrogé deux cents instituteurs, sur un total de 2.300. On devine aisément que la Commission des Relations Ouvrières a choisi avec soin "ses" écoles et "ses" instituteurs... Néanmoins, si l'on en croit l'Alliance, (et nous avons confiance en elle, quant à nous) la vaste majorité des 200 instituteurs ainsi interrogés s'est déclarée solidaire de l'Alliance, au mépris de possibles sanctions.

Enfin, pour couvrir ce hold-up du voile de la justice, la Commission des Relations Ouvrières n'a pas hésité à "vérifier" la liste des adhérents de l'AEOM au moment précis où elle rejetait d'emblée celle de l'Alliance!

laire entonnant un Credo pour couvrir de leurs voix les délégués de l'Alliance, tout a été utilisé. Puis, sans consulter la nation, sans l'en avertir avant les élections, sans autoriser la moindre opposition et sans entendre les plaignants, le gouvernement a fait adopter des lois incompatibles avec l'esprit de notre constitution et avec la tradition politique de notre pays, provoquant du même coup une transformation structurelle. C'est ce que l'on appelle une révolution. Et nous, les électeurs, nous avons assisté, scandalisés mais passifs, à une révolution antidémocratique.

Les mouvements ouvriers, certes, ont protesté, nous avons tous protesté, mais nous nous sommes tous bornés à protester. Et nous avons failli, en fait, jusque dans nos protestations: nous réclamions un scrutin chez les instituteurs au moment où nous devions exiger le rétablissement sans condition de l'Alliance, et ne consentir qu'en second lieu, dans le seul but d'ôter à l'adversaire son casus belli, à ce qu'un vote consacrerait l'existence des scabs de l'AEOM.

De dérobade en dérobade, nous avons pris part au rejet (suite en page 5)

GRAND CONCOURS DE NOUVELLES

Le concours de nouvelles de L'AUTORITE s'adresse principalement aux jeunes. Tous les écrivains, professionnels ou non, sont néanmoins invités à y participer. Outre les deux Prix prévus par le concours, le comité de rédaction se propose, à des conditions qui seront annoncées ultérieurement, de réunir les douze meilleures nouvelles reçues en un ouvrage dont la diffusion sera assurée par les EDITIONS DE L'AUTORITE.

Seuls les manuscrits reçus à la rédaction du journal au plus tard le 1er novembre 1954 seront pris en considération, le cachet de la poste faisant foi. Il est entendu que tous les manuscrits seront dactylographiés, à double interlignes, sur papier huit pouces et demi sur onze, et ne mesureront pas moins de neuf pages, avec un maximum de douze. Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les douze nouvelles jugées les meilleures par le comité de rédaction de L'AUTORITE seront publiées dans le journal. Parmi les douze auteurs ainsi choisis, le comité de rédaction désignera un gagnant qui recevra un Prix de cinquante dollars en argent.

Un second Prix en argent de cinquante dollars sera attribué à l'auteur du manuscrit qui ob-

tiendra le plus grand nombre de suffrages des lecteurs de L'AUTORITE.

Ces derniers seront invités à faire connaître leur opinion au moyen d'un bulletin de vote qui sera inséré dans le journal en temps utile. Il est compris que les lecteurs feront leur choix parmi les onze nouvelles publiées à la suite du manuscrit gagnant.

Exclusivité:

UN CANDIDAT MUNICIPAL NOUS CONFIE...

Un électeur honnête et consciencieux, fut-il Canadien français, a rompu avec une antique tradition: A la veille des élections municipales d'octobre, il a brusquement décidé de réfléchir.

Si bien qu'il a commencé à consulter les candidats afin d'examiner soigneusement les programmes qu'ils proposent. C'est ainsi que, la semaine dernière, il s'est entretenu avec le candidat de la Réaction et celui de la Réforme. Ni l'un ni l'autre, toutefois, ne lui paraissent dignes de sa confiance. Et les révélations particulièrement

sensationnelles que ces messieurs lui ont faites ne lui ont pas permis de l'intriguer. (Voir "L'Autorité" de la semaine dernière). Il a cru comprendre que les représentants du peuple parviennent à recueillir le nombre de voix nécessaires sans obtenir l'appui réel de l'électorat. C'est là, lui a-t-on expliqué, le résultat d'un phénomène électoral dont il serait trop long de lui énumérer toutes les étapes. Frustration. Conscience aiguë de ses droits. Volonté d'émancipation. Tels sont les sentiments qui l'animent et le poussent à poursuivre

ses consultations. Il se présente donc chez le candidat du Peuple.

R. — Permettez... Je voudrais tout d'abord, en ma qualité de représentant du peuple dont vous êtes, monsieur, le vivant symbole, rendre hommage à votre admirable initiative qui me vaut l'honneur, non seulement de répondre à vos questions, dont je suis qu'elles seront pertinentes, mais encore de prévenir vos désirs, de guider vos intérêts, d'accueillir vos suggestions...

Q. — Mais, je suis... R. — Permettez... d'accueillir vos suggestions, dis-je, et de restituer à la classe ouvrière, que vous représentez magnifiquement, les privilèges qu'un certain régime, trahissant sa mission, a voulu lui retirer. Monsieur, contre le déshonneur, je lutterai; contre la bassesse de certains politiciens, je m'élèverai; contre l'avalissement d'une certaine presse, je protesterai!

Q. — Tout cela est éblouissant. Je voudrais seulement savoir quelles sont vos intentions...

R. — Je voudrais que chacun sût qu'elles sont honnêtes!

Q. — ... et grammaticales, sans doute. Et votre programme?

R. — Il prévoit le relèvement du niveau de vie, l'assainissement des finances, l'amélioration des divers services administratifs.

Q. — Les moyens que vous entendez prendre?

R. — Les moyens que j'envisage sont conformes à l'honneur et à la dignité de ceux qui m'auront confié la tâche que je m'apprete à exécuter.

Q. — Mais de quelle tâche s'agit-il encore?

R. — J'entends, de toutes mes forces, compte tenu des circonstances particulières dans lesquelles se posent les problèmes dont nous sommes saisis, assurer la réalisation d'un programme que mes adversaires s'efforcent déjà de combattre parce qu'ils en appréhendent l'éclatant succès.

Q. — Mais, ce programme, Monsieur, peut-on seulement en connaître la nature?

R. — Comme il m'est donc agréable d'apporter toutes ces précisions à l'intention de ceux qui, déjà, m'ont donné leur confiance! Oui, mon programme? Eh bien, Monsieur...

(Suite en page 3)

MAIS NE LE RÉPÉTEZ PAS

L'engagement C'est à tort, semble-t-il, que certains esprits intrinsèques se rapprochent amèrement de "La Presse" ce qu'ils appellent sa monotone impartialité. Bien au contraire, il n'est pas difficile de démontrer, preuves en main, que le quotidien de la rue St-Jacques prend courageusement position dès que les événements le lui commandent. Et, si parfois ses rédacteurs éclairés s'en absiennent, c'est toujours en vue de formuler des commentaires lucides qu'ils savent vous ficher en plein visage au moment opportun, au détour d'une colonne. Ainsi, la semaine dernière, au moment même où le State Department, déjà las de contempler l'univers un instant pacifié, signalait le dangereux "engourdissement" dans lequel tombent ses alliés d'Europe, ce moment-là "La Presse" posait courageusement, à la ma-

nière d'un défi, le problème des relations internationales. C'était dans l'édition du week-end. Où donc? En page littéraire, oui, en page littéraire où 250.000 lecteurs reçoivent chaque semaine les leçons d'art abstrait du vicomte de Repentigny et les conseils du duc de Gingras relatifs à l'évolution de la musique dodécaphonique. Samedi dernier, donc, le comte de Repentigny étant parti chasser, et le duc ayant regagné son domaine de la Haute-Estrie, c'est à un dénommé Fernand Beauregard, rédacteur politique qui s'était trop longtemps ignoré, que l'on avait confié le soin d'éduquer le public. D'un geste hardi, il reposa les poussiéreux bouquins d'esthétique et de musique pour franchir les Murs de Chine. Tout d'abord une vaste entrée en matière qui, du même coup, sert de conclusion: "En cette année 1954, fertile

en événements internationaux de toute sorte, en heurts d'idéologie, frictions militaires, révoltes sanglantes, émeutes, petites et grandes guerres, conférences d'organismes les plus divers, un fait indiscutable ressort sans équivoque: l'influence énorme qu'exerce dans le monde actuel l'idéologie communiste."

On viendra dire ensuite que "La Presse" est impartiale!

Des faits à la "une"...

Si la direction a donné à ses rédacteurs l'ordre de se prononcer aussi ouvertement et d'engager à fond la responsabilité du journal dans leurs commentaires de politique internationale, elle a mis ses titulaires en garde contre le danger de la partialité et de l'obscurantisme. Si bien que les manchettes de la "une" sont toujours objectives et claires. Ne lisait-on pas récemment: "PAS TENTE VERS

LA CONVERTIBILITE". Voilà qui exprime, non pas la résistance aux tentations de la vénalité, mais le début d'une longue promenade vers le paradis de la livre sterling. Nous voilà prévenus! Plus récemment, M. Mendès-France lui-même avait les honneurs de la "une". Encore, on remarquera le souci d'objectivité: "MENDES-FRANCE, EN TUNISIE, POUR L'APaiser". Comme l'écrivait un confrère, pour quoi pas: "Hervé Major, à La Presse, pour l'écrire"? Mais, il y a mieux. La semaine dernière, au lendemain de la mort d'Emilie Dionne, "La Presse" s'intéressait, elle, aux communications sans fil et titrait: "MONTREAL RENSEIGNE AVANT STE-AGATHE". C'est que, naturellement, Montréal avait appris la mort de Mlle Dionne avant Ste-Agathe où celle-ci, il est vrai, venait de succomber à une attaque d'épilepsie. Pourquoi donc ce titre?

Parce qu'il fallait trouver une manchette "originale", la nouvelle n'étant pas récente. C'est le cas de dire: "la presse renseignée avant La Presse".

Une histoire de zèbre

C'est décidément "La Presse" qui remporte la palme cette semaine. Une méchante new-yorkaise ayant sauvagement battu son garçonnet qui devait succomber à ses blessures, la police a retrouvé le corps du bambin et déclaré à la presse que la petite victime était couverte de blessures, "zèbrée" de coups. Mais, pressé par l'un des nombreux dead-lines, un traducteur affolé écrit que l'enfant ressemblait à un "zèbre".

D'où l'avantage des photographies, fussent-elles morbides, publiées dans les hebdomas à sensation. Au moins les victimes n'ont-elles pas la forme des animaux!

Lire en page 8

La mort du président Vargas

par Jean-Louis Gagnon

La Situation des Monuments Historiques dans Montréal

La Ville de Montréal et la Province de Québec, qui désirent attirer les touristes américains, font beaucoup de publicité au sujet de la variété et l'intérêt de leurs monuments historiques. "Venez voir Québec" proclament mille annonces dans les journaux et les revues — "Visitez les beaux édifices historiques — ces reliques glorieuses d'un passé splendide et romantique — Visitez Québec — la Vieille France dans le Monde Nouveau." Mais la réalité ici à Montréal est bien différente de ce tableau brillant. Il est vrai que Montréal a des quartiers très exotiques — des églises, des maisons et des vieux sites, surtout dans le voisinage de la Place d'Armes, et des quais. Mais ces maisons et ces monuments sont en train de disparaître. Ils sont les victimes des démolisseurs et du monde qui ne s'intéresse pas à la beauté et à l'histoire et qui désirent seulement s'enrichir en élevant des nouveaux bâtiments. En réalité, par suite de ces démolitions massives, il reste aujourd'hui peu de monuments historiques importants à Montréal. Il y a, bien entendu, l'église Bonsecours, le Couvent de Ville Marie dans Notre Dame de Grâce — qui fut anciennement Monklands — la résidence des gouverneurs du Canada, les vieilles tours sur la propriété des Pères Sulpiciens sur la rue Sherbrooke et le renommé Château de Ramezay. Chaque guide touristique de Montréal ou de la Province de Québec souligne l'importance historique de cet édifice. Mais son état matériel est peu satisfaisant. Ici se sont déroulés des événements très importants dans l'histoire du Canada. Ce fut le quartier général des armées américaines qui occupèrent Montréal pendant la Révolution. Benjamin Franklin y séjourna quelque temps pendant cette époque. Aussi c'est le meilleur exemple du style domestique d'architecture canadienne du dix-huitième siècle.

tions semblables aux Etats-Unis. Une des causes de cette situation peu satisfaisante demeure dans le fait que le Château n'est pas la propriété de la Ville de Montréal, mais celle d'une association privée — The Montreal Antiquarian & Numismatic Society. Au commencement de notre siècle, les autorités de la Ville de Montréal ont voulu démolir le Château qui avait été utilisé pendant quelque temps comme une école. La Numismatic Association l'acheta pour la sauver des mains des démolisseurs. Mais cette association souffre d'un manque

de fonds et alors ne peut pas entretenir ce monument historique comme il mériterait. Elle ne peut pas s'assurer les services d'un conservateur spécialement éduqué qui possède une connaissance approfondie de l'art et de l'histoire. Les membres du Conseil d'Administration de la Numismatic Society sont des personnes de bonne volonté, mais malheureusement il leur manque une connaissance suffisante de l'administration de musées et de monuments historiques. Robert Tyler Davis, l'ancien Directeur du Musée des Beaux Arts de Montréal, dont le départ de notre ville a été vivement regretté par beaucoup de nos citoyens, voyait très bien les possibilités de ce Château. Il m'a dit que si on lui donnait cinquante mille dollars il pourrait en faire le centre touristique le plus intéressant, le plus attrayant et le plus rémunérateur de tout le Canada.

Il y a plusieurs années, le Gouvernement Provincial a offert d'acheter le Château du Numismatic Society et de dépenser des fonds pour sa rénovation et son entretien et pour y attacher les services d'un curateur expérimenté. Mais le Conseil d'Administration de la Société a rejeté cet offre. Sur ces entrefaites, Victor Morin, le Président de la Société a obtenu des fonds — Quarante mille dollars — du Gouvernement Fédéral à Ottawa, pour la remise en état des murs du Château dans un état de délabrement affaibli par les vi-

brations continues causées par le passage des camions et des tramways sur la rue Notre-Dame. Mais il y a beaucoup d'autres choses à faire. Les chambres du Château devraient être meublées avec des pièces dans le style canadien du dix-huitième siècle. Bien des résidents de Montréal possèdent des objets historiques de valeur, des tableaux, des cartes, des meubles, etc. et ils les donneraient avec plaisir au Château s'ils savaient qu'ils fussent exposés dans un décor attrayant reflétant l'esprit de l'époque. A cet égard, il faut étudier l'oeu-

re des sociétés historiques aux Etats-Unis. Des choses admirables ont été réalisées dans ce pays en ce qui concerne la restauration des monuments et des sites historiques. Souvenons-nous seulement de la reconstruction de la ville historique de Williamsburg en Virginie par la famille Rockefeller. Un des membres du Conseil d'Administration de la Société a conçu le projet de créer, avec l'aide de la ville de Montréal, un centre historique dans cette région de notre ville. Selon lui, la ville devrait acheter tout le terrain situé entre le Château et l'Eglise Bonsecours, raser les édifices et y tracer un parc. Il serait possible d'y transporter des vieilles maisons des autres régions de l'île de Montréal qui sont menacées de démolition. On pourrait ouvrir un restaurant à côté du Château. Ce site non seulement attirerait chaque année beaucoup de touristes à Montréal, mais il deviendrait un centre très important pour l'étude de l'histoire et des arts du Canada. L'étudiant pourrait y voir le mode de vie des canadiens il y a deux cents ans, l'ameublement de leurs maisons et il se sentirait touché par l'esprit du passé.

Le Bureau Touristique de la Province de Québec et les agences touristiques de Montréal devraient subventionner ce projet à cause de l'aide considérable qu'il apporterait au commerce touristique. Les excursions organisées par les agences touristiques ici à

par
par W. E. Greening

Face au Mendès-France de notre Hôtel de ville: Deux ERREURS et deux OBSTACLES

M. Pierre Des Marais, on le savait, préparait sa rentrée à l'Hôtel de Ville qu'il avait brusquement quitté voici quelques années, faute des moyens suffisants pour s'y faire entendre. Toutes proportions gardées, il est le Pierre Mendès-France de la politique municipale, c'est-à-dire le visionnaire qui monte à la tribune régulièrement, énumère les erreurs du régime, prévoit les échecs, fustige élégamment les responsables, propose sans broncher l'établissement d'un programme d'austérité et, avant de se retirer, prophétise l'écroulement prochain de tout régime qui se sera refusé à l'adoption des mesures qu'il vient de préconiser. On l'écoute volontiers. On dit de lui qu'il est jeune et brillant. Quelques-uns reconnaissent qu'il faudra fatalement venir là "un jour". Mais c'est avec un soulagement général que l'on apprend son départ. Des Marais était et reste l'ennemi d'un régime dont toutes les caractéristiques justifient l'emploi d'un mot fort populaire en France pour désigner le gouvernement: Immobilisme.

du comité exécutif de Montréal, il a deux obstacles à vaincre: l'administration actuelle et l'apathe populaire. Et deux erreurs à ne pas commettre: croire que sa participation "morale" à l'enquête sur la police peut le servir; croire que l'électorat le connaît bien et l'attend comme un sauveur.

Au chapitre des erreurs, il est à peu près certain qu'il ne parviendra pas à surmonter complètement le premier obstacle car l'administration qui est actuellement en place possède un arsenal d'armes dont les plus secrètes auront raison de celui que les Asselin et compagnie considèrent comme un Don Quichotte à peine plus sérieux que M. Hervé Ravary. Toutefois, la démission du maire Houde pourrait provoquer le démembrement de l'organisation actuelle et, pour finir, jouer en sa faveur.

Pour vaincre l'apathie populaire, Pierre Des Marais devra monter sur les hustings, s'adresser au peuple, lui parler comme il parle à ses intimes et, surtout, dire ce qu'il entend faire. Peut-être a-t-il un peu perdu l'habitude de cette pratique... Ce qui nous amène aux erreurs à ne pas commettre:

Dans l'ensemble, on lui reproche son association à la Ligue d'Action Civique (dont il est le président) qui groupe les "purs", ceux qui ont entretenu l'enquête sur la police. Il faut bien le dire: Les Montréalais n'affectionnent pas les organismes de ce genre; et, quoi qu'on en pense, l'enquête sur la police n'a jamais été tellement populaire, ni très bien accueillie chez ceux qui s'étaient déclarés hostiles au régime, en raison de l'esprit qui animait les requérants et de la personnalité de leur principal artisan, Pacifique Plante, généralement antipathique. Cette enquête n'est donc pas le synonyme de popularité. Voilà donc une erreur à ne pas commettre. La deuxième, qu'il sera facile de corriger au moment opportun, consiste à ne pas indisposer l'électorat en lui faisant croire que, lui, Pierre Des Marais, sauvera Montréal de la faillite et lui épargnera l'avalanche.

Depuis quelque temps, il n'avait pas élevé la voix, si ce n'est pour dénoncer, avec tant d'autres, les abus du Service des estimations. Seuls quelques intimes connaissent ses véritables projets. Et il n'est pas dit qu'ils les réalisent tous.

Intransigeant, dynamique, impitoyable, Des Marais est aussi rêveur. Mais son rêve — l'assainissement de la politique municipale; ou mieux: la révolution municipale — n'est pas celui d'un intellectuel. Car Des Marais n'est surtout pas un intellectuel.

Homme d'action, bien équilibré, il croit connaître les solutions aux problèmes de l'heure: transports; financement; fisc; fonctionnarisme; mise en vigueur des projets d'envergure, etc. Pourtant, il n'entend pas bouleverser le régime. Il veut tout au plus faire maison nette, clarifier la situation, abattre ces "murs mystérieux" qui, pour toutes sortes de raisons plus ou moins connues, paralysent les services essentiels, entravent l'effort de ceux qui "pourraient" faire quelque chose, bref: "immobilisent" le gouvernement municipal.

Deux et deux font quatre: telle est la redoutable maxime de sa formule. Quant à son programme, c'est le mystère le plus complet.

Si Pierre Des Marais veut devenir président

Aussi, ce n'est pas sans une certaine curiosité mêlée d'appréhension que les Montréalais attendent le deuxième communiqué de M. Des Marais, communiqué qui, cette fois, espérons-le, portera sur son programme.

Un Candidat...

(Suite de la page 1)

sieur, si je n'étais dès maintenant convaincu que le peuple dont vous êtes, permettez-moi de le répéter, l'admirable représentant, que le peuple, dis-je, en comprend toute la portée, je n'aurais certes pas osé déshonorer ceux que je suis appelé à représenter en soumettant un programme que mes félons adversaires jugent insatisfaisant.

Q. — Dans quel esprit aborderez-vous les questions d'ordre strictement municipal? En un mot, que comptez-vous faire?

R. — Monsieur, je compte aborder tous les problèmes à la faveur d'un esprit qui s'inspire des plus belles réalisations de la démocratie dont nous sommes heureusement les bénéficiaires, encore qu'il faille constamment la préserver contre les dangers que j'indiquais tout à l'heure.

Q. — Mais, je vous en prie... je cherche à savoir, précisément, ce que vous vous proposez de faire!

R. — Ah, comme votre question est noble, comme elle exprime bien les aspirations d'une race que certains d'entre nous n'ont pas encore trahie, Dieu soit loué!

Q. — Et ma question!

R. — Ah, c'est bien ici qu'il faudrait s'arrêter... sur ce balancement de l'espoir et de la confiance, dans cette merveilleuse perspective des immenses réalisations que je viens d'énumérer à votre intention.

Q. — Oui, mais ma question?

R. — Cette impertinence mérite qu'on s'y arrête: c'est l'impertinence de tous ceux qui, au sein du peuple, dans les usines, sur les champs, dans la plaine, dans la forêt, au fond des mines, de tous ceux qui, lassés d'un régime dégradant, ont enfin résolu de me confier l'immense responsabilité, l'urgente responsabilité que vous savez. Et j'ajouterais: Ce n'est pas en étant vague et imprécis que l'on triomphera des obstacles, non; c'est, en toute modestie, par l'adoption des mesures concrètes que je viens d'exposer... Salut, ami, je suis avec vous!

M. Untel, consterné, quitte le candidat du Peuple.

Le (1er) communiqué Pierre Des Marais

En date du 27 août, les journaux recevaient le communiqué suivant:

"Fondée à l'occasion de l'enquête sur la Police, la Ligue d'Action Civique s'est, depuis sa fondation, consacrée à l'étude de plusieurs questions municipales.

"En décembre 1953, elle eut plus particulièrement de son devoir de publier une protestation énergique contre un rôle d'évaluation foncière illégal, injuste et vexatoire.

"Son intervention sur cette question urgente n'est pas étrangère aux protestations logées par écrit par les 35,000 propriétaires qui ont demandé une révision de leur évaluation municipale.

"Depuis, la Ligue a continué son travail en profondeur autant qu'en étendue, mais elle a su l'entourer d'une discrétion qui en assure l'efficacité.

"A l'approche des élections municipales du 25 octobre prochain,

la Ligue d'Action Civique a maintenu le devoir d'informer le public qu'elle témoignera de sa vigueur, de son organisation et de sa compétence en matière municipale en suggérant aux contribuables de Montréal l'élection de certains candidats dont l'honorabilité, le désintéressement personnel et l'esprit civique constitueront le gage d'une administration sérieuse, redonneront à l'électorat le "goût de voter" et lui inspireront une solide confiance.

"La Ligue continuera de s'assurer du concours de personnalités dont elle sera heureuse de révéler l'identité au moment opportun.

"Comme les candidatures qu'elle a suscitées ou accepté d'appuyer jusqu'à présent sont sérieuses et qu'elles s'imposeront d'elles-mêmes au choix des électeurs, la Ligue prie le public de détourner son attention des rumeurs qui l'imagination de certaines

gens alimente ou fabrique, et de décliner les invitations et les offres des combinards et des "réquins" de la vie municipale.

"Qu'on se le tienne pour dit: La Ligue d'Action Civique, fidèle à elle-même et au but qu'elle s'est librement donné, s'intéressera activement aux prochaines élections municipales et se révélera un guide sûr pour le choix des prochains administrateurs de la métropole.

"La Ligue reçoit avec gratitude toute offre de coopération sous toutes ses formes et, à cette fin, l'on peut communiquer avec le président sousigné ou avec M. Jean-Guy Décarie, L.Sc. à 268 ouest, rue St-Jacques, Ch. 201, Montréal.

"Le prochain communiqué de la Ligue parviendra à la population dans quelques jours.

Le président,
Pierre DES MARAIS.

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS EST DONNE par les présentes que ETHEL TIETLEBAUM SEGAL, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, opératrice, s'adressera au Parlement du Canada, au cours de la présente ou une subséquente session pour obtenir le divorce de son mari, SAMUEL SEGAL, pour cause d'adultère.

FAIT A MONTRÉAL, dans la province de Québec, le neuf d'août, A. D. 1954.

JOHN M. SCHLESINGER, Procureur de la requérante, App. 201, Edifice Hensley, 400, St-Jacques ouest, Montréal, Québec 11-21-28at-18pt

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME ANNE PEARL LINGO DESMARAIS, de la Cité de Westmount, Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, EARL, la Cité de Verdun, Québec, pour cause d'adultère.

FAIT A MONTRÉAL, le neuf d'août, 1954.

JOHN M. CERNI, c.r., Procureur de la requérante, Suite 1115, 231 ouest rue St-Jacques, Montréal, Québec 11-21-28at-18pt

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS vous est par les présentes donné que JOSEPH TELESPHORE ORIGENE DRAGON, aubergiste, des cité et district de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à la session suivante pour obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, MARIE FRANCOISE THERESE GAUTHIER, artiste, des cité et district de Montréal, pour cause d'adultère et de désertion.

FAIT A MONTRÉAL, ce 25 août 1954.

LOUIS ROBICHAUD, Procureur du requérant, 28at-1-11-18pt

IMPRIMERIE YAMASKA

2003 Rue St-Hubert, MONTRÉAL Tél: FRontenac 1127



Impression de journaux et périodiques en tous genres
Reliure — Travaux commerciaux — Photogravure

Ça vient de la pratique... ainsi, dans la fabrication de la bière, l'expérience compte avant tout! La richesse et la saveur incomparables de la Molson résultent de 168 ans d'expérience! Aussi, il n'y a rien d'étonnant à ce que la très grande majorité des amateurs de bière disent: Une "Mol" pour moi!

EXPORT Molson's ALE

POUR MOI

Molson's

GRACE A ANDRE MAUROIS, NOUS REDECOUVRONS VICTOR HUGO

par François CRUCY
Après sa mort, nombre de Français s'étaient détournés de Victor Hugo, s'étaient tournés vers d'autres: Villiers de l'Isle Adam avait publié les "Contes Cruels" en 1883; deux ans avant Verlaine avait donné "Sagesse"; jusque-là, dit Mallarmé, "Hugo, dans sa tâche mystérieuse, rabattait toute la prose, philosophie, éloquence, histoire au vers, et, comme il était le vers, personnellement, il confisque chez qui pense, discours ou narre, presque le droit à s'énoncer. Monument en ce désert, avec le silence lointain dans une crypte, la divinité ainsi d'une majestueuse idée inconsciente, à savoir que la forme appelée vers est simplement elle-même la littérature... Le vers, je crois, attendit que le géant qui l'identifiait à sa maintenance, et plus ferme toujours de forgeron, vint à manquer..."

Ce fut en 1884.
Désordonnés, tournant le dos, nous courûmes aux chantres nouveaux. La désertion fut aveugle, sourde. En vain, quelques-uns, que nous écoutions, que nous admirions, dénoncèrent notre ingrate ignorance; Jules Renard s'écriait: "Si l'on m'affirmait preuve en mains, que Dieu n'existe pas, j'en prendrais mon parti. Si Victor Hugo n'existait plus, le monde où se

ment la beauté qui m'enivre, deviendrait tout noir".
Humour! disons-nous. Bel humour! Renard en a toujours provision, au contraire de Hugo qui en manqua toujours.
Jules Renard nous défiait encore: "Critiquer Victor Hugo! Quand je regarde un coucher de soleil, qu'est-ce que cela me fait de savoir qu'il ne se couche pas, que la terre tourne autour de lui? Quand je lis Hugo, qu'est-ce que ça me fait de savoir qu'il écrit comme ceci ou comme cela? Pas un mot de lui ne me paraît ridicule".

Alain lui-même ne parvint pas à nous mettre sur la voie du retour. Nous lisions parfois des essais sur des aspects variés de la vie ou de l'œuvre de Victor Hugo; depuis Alfred Asseline, cela avait été à qui proposerait des vues prises sur les à-côtés: la jeunesse de Victor Hugo; les amours de Victor Hugo; Sainte Beuve et Victor Hugo; Hugo et son théâtre; Hugo et Napoléon, ou Hugo et les Napoléons; etc...; mais l'ensemble de cette vaste construction nous avait, semblait-il, échappé pour toujours.

Le remerciement que nous devons à M. André Maurois doit être à proportion de la surprise, de l'émotion que suscite aujourd'hui la lecture de son livre: "Olympio

ou la Vie de Victor Hugo" (1), malgré que ce titre, en deux morceaux ait plutôt freiné au départ notre curiosité; l'auteur remet tout en place; de cette existence éplorée en tous sens, qui, à l'époque, fut mêlée à tout, il nous fait tout voir à partir de ce jour de 1796 où le joyeux capitaine Hugo, battant les boqueteaux vendéens pour y découvrir des "brigands", rencontra Sophie Trébuchet, Vendéenne ardente mais avisée, qu'il épousa et dont il eut trois garçons, Abel, Ernest et Victor.

Père lorrain, mère bretonne. M. André Maurois a raison de mettre la première partie de son récit et l'évocation y incluse de la petite enfance du poète sous le signe des "Magiques Fontaines": le voyage d'Espagne, la découverte du jardin des Feuillantines, et, dans le même temps, le premier désenchantement, provoqué par le spectacle désolant de dissentiments qui séparèrent l'un de l'autre, dressèrent l'un contre l'autre un père et une mère que l'enfant eût voulu chérir également: "Fontaines magiques" desquelles jaillissent à flots pressés, continuellement, tantôt le chagrin, tantôt la joie.

Tout cela veut s'exprimer et voici les vieux petits frères noircissant leurs cahiers de mots, de phrases qui, plus ou moins confusément, cherchent la mesure, et le pied et la rime. "La France alors versifiait beaucoup".

Et Victor Hugo, dans "Odes et Ballades", évoquant son enfance, dira:

Je rêvais comme si j'avais, durant mes jours,
Rencontré sur mes pas les magiques fontaines
Dont l'onde enivre pour toujours...
J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée;
Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
Pleurait et souriait, disant:
"C'est une fée
Qui lui parle et qu'on ne voit pas".

En lui, déjà, écrit M. Maurois, "luttaient le tempérament faunesque, l'imagination bizarre et portée à l'étrange du général Hugo, et le stoïcisme sévère, le goût classique de Sophie Trébuchet; l'amour de la gloire et la haine de la tyrannie; la grande poésie, toujours un peu folle, et les vertus bourgeoises d'autant plus précieuses à ses instincts qu'il avait souffert des atteintes que leur avaient portées les siens".

A trente ans Victor Hugo n'en était plus à compter ses ennemis mais, lorsque, approchant de la soixantaine, il eut publié "La Légende des Siècles", les plus fameux, parmi les plus rebelles, se rendirent à merci. "Quel homme que le père Hugo!" écrit Flaubert. Quel poète! Je viens, d'un trait, d'avalier les deux volumes; j'ai besoin de gueuler trois mille vers comme on n'en a jamais fait... Le père Hugo m'a mis la boucle à l'envers. Quel immense bonhomme!"

Cette vie fut tellement emplie d'événements qui, tantôt étaient de son fait et tantôt du fait de tant d'autres, auxquels toujours le mêlait son destin, qu'il était nécessaire de les évoquer tous. M. André Maurois l'a entrepris et il a réussi; voici debout le "maître des mots" en qui Michelet avait vu un Vulcain; voici le "Vieux de la Mer", celui qui, toujours, partout, "marche à grands pas"; voici le faune qui de sa vigueur physique fait bel usage jusqu'à son dernier jour; voici l'inlassable badaud; voici celui qui sans cesse "va plus loin".

Ce livre ne s'analyse pas. La surprise réservée au lecteur est du même ordre que celle que nous cause la projection d'un beau film à travers les images duquel transparaît à tout instant la vie.
La fin s'égale au commencement. Jusqu'aux toutes dernières années, Juliette Drouet, "l'amante au grand cœur", accompagne l'homme en marche, et, lorsqu'elle succombe, le poète met noir sur blanc, un matin, qui précède de peu son propre départ, ces "vers faits en dormant":

Oh! Comment traverser sans elle des années?
Otez-moi de la vie, O Dieu, reprenez-moi;
N'attendez pas un jour, n'attendez pas une heure.
Que valse devenir jusqu'à ce que je meure?

LE PROBLEME COMMUNISTE EN THAILANDE

Ca va barder au Siam, où vient d'être nommé Peurifoy l'ancien "ambassadeur" des Etats-Unis au Guatemala

L'Associated-Press diffusait jeudi dernier (26 août) une innocente dépêche annonçant le rappel dans la "Carrière" d'un ambassadeur à la retraite, invité cette fois à aller représenter les Etats-Unis au Guatemala... Nouvelle sans importance, n'eût été son corollaire: la nomination de M. John Peurifoy en Thaïlande.

Pour M. Peurifoy, dont on sait les récents exploits dans la guerre du Guatemala, le moment est en effet venu de dire "mission terminée", et d'aller prêcher sous d'autres cieux la bonne parole démocratique de son patron, M. John Foster Dulles. M. Peurifoy incarne le diplomate américain moderne. C'est un vrai "tough guy"; son vocabulaire s'enjolive d'expressions du genre "Nobody threatens the U.S." ou "My government rejected bluntly...", sa garde-robe comporte une combinaison de parachutiste et, pour mieux affirmer ses prétentions, M. Peurifoy laisse volontiers pendre à sa ceinture un Colt 45.

Cet espèce de Capitaine Bras-de-fer, qui au nom du Département d'Etat a dirigé la répression contre les résistants communistes grecs à la fin de la dernière guerre, qui vient de mettre au Guatemala son pistolet au service de la "United Fruit", sera demain en Thaïlande, c'est-à-dire à deux pas du Vietnam, en plein centre d'une région fertile en incidents et en casus belli.

La personnalité de M. Peurifoy apparaît ici encore plus inquiétante si on l'associe aux récentes manœuvres diplomatiques du gouvernement de Bangkok. Ce dernier, on le sait, a exigé et obtenu du Conseil de Sécurité l'envoi au Siam d'un groupe d'observateurs chargés de surveiller de soi-disant raids vietminh sur son territoire; il est en outre le seul gouvernement asiatique qui, avec celui des Philippines (ancienne colonie des USA), se montre favorable au projet américain de pacte de défense de l'Asie sud-orientale (OTSEA).

Le maréchal Pibul Songgram, certes, n'a rien à apprendre de M. Peurifoy en matière d'arbitraire et, comme on va le voir ci-dessous, le digne ambassadeur ne saura sans doute en arrivant à Bangkok que féliciter le chef du gouvernement siamois de sa conception de la démocratie appliquée. Il demeure néanmoins qu'avec la proximité du maréchal et de son nouvel adjoint diplomatique américain Peurifoy, l'armistice vietnamien va avoir à faire à forte partie.

Bangkok.
Le maréchal, Pibul Songgram, premier ministre de Thaïlande, ne s'est pas départi d'une politique anti-communiste résolue, depuis plusieurs années.

La défense contre le communisme de l'extérieur, la Thaïlande, l'assure par une étroite liaison avec les puissances démocratiques, c'est-à-dire, avant tout, les Etats-Unis. On sait qu'elle a été la première à donner son adhésion à l'idée d'un traité d'Alliance du Sud-Est Asiatique, (SEATO), mis en avant par le secrétaire d'Etat américain. L'intervention thaïlandaise auprès du Conseil de Sécurité, en vue d'obtenir l'envoi d'une mission d'observation de l'ONU en Thaïlande, a également suffisamment mis en lumière la politique du Gouvernement Pibul en matière de sécurité collective et d'anti-communisme diplomatique militant, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Il s'était cependant trouvé, au cours de ces précédentes années, des observateurs pour critiquer l'apparente indulgence du gouvernement de Bangkok à l'endroit des communistes du Siam, au point que certains avaient même pu être amenés à parler, assez à la légère, à dire vrai, des possibilités de "double-jeu". Ces reproches irritent au plus haut point les dirigeants siamois, qui ont eu à cœur, à diverses reprises, d'y répondre par des démonstrations de sévérité contre les éléments suspects résidant dans le pays. La première manifestation de cette susceptibilité avait été l'"Anti-Communist Act" de novembre 1952, législation draconienne et fort exorbitante du droit commun, qui avait abouti à l'arrestation d'une centaine de personnalités locales, siamoises et chinoises, dont la plupart furent, d'ailleurs, après quelques mois d'incarcération, relâchées.

Périodiquement, depuis, cette même loi a permis à la Police d'opérer des rafles, presque toutes dirigées contre des membres de la colonie chinoise de Bangkok. La dernière, le 14 juin, a abouti à l'arrestation d'une trentaine de commerçants et instituteurs chinois. Une vaste publicité a été donnée, comme à l'ordinaire, à cette opération: des communiqués de la Direction Générale de la Police ont fait état de sai-

sies de documents, de correspondances, de plans de sabotage et d'armes, mais sans préciser la teneur des uns, ni le nombre des autres.

Comme chaque fois, encore, après l'éphémère retentissement local de ces arrestations, le silence et l'oubli se sont faits, au bout de deux ou trois jours, sur cet événement. Les Chinois arrêtés seront probablement déportés. A Formose ou en Chine communiste. Communiste? On ne sait. Comme on posait cette question au Maréchal, il eut un sourire, et, accompagnant sa réponse d'un geste de "je m'en fichisme" répondit: "outre-mer!"

Si la répression s'exerce, aux intervalles réguliers que nous disons, surtout aux dépens des Chinois (dont une cinquantaine sont ainsi inquiétés à peu près tous les six mois), il arrive aussi que quelques personnalités thail-



M. John Peurifoy, le nouvel ambassadeur des USA au Siam, photographié quelques heures après la "victoire" de Castillo-Armas au Guatemala.

"plusieurs dizaines de milliers" Chinois pour la plupart. Il ne semble pas que soient inclus dans ce nombre les quelque 50.000 réfugiés vietnamiens, dont les sympathies pour le Viet-Minh sont avérées.

Le problème de cette minorité inassimilable est d'ailleurs l'un des plus aigus qui se posent au gouvernement actuel, car ni le Vietnam, ni le Laos, dont ils viennent ne veulent plus d'eux, ainsi que l'a prouvé l'échec des négociations menées depuis un an par la Thaïlande avec les autorités de ces deux pays, en vue de leur retour.

Si l'on considère ces "dizaines de milliers", au rythme adopté pour la répression, il aurait fallu apparemment plusieurs siècles pour achever de supprimer les traces du dernier communiste au Siam, ce qui est l'objectif fixé par le Maréchal Pibul. Aussi ce dernier a-t-il voulu annoncer une révision de l'"Anti-Communist Act". Aux termes de ses dispositions nouvelles, l'allégeance à la doctrine communiste sera passible, au Siam, de la peine de mort.

Sans être obligé de croire que la répression atteindra vraiment, dans un proche avenir, ce degré de rigueur, l'on constate que l'atmosphère de Bangkok, tout au moins, se ressent de plus en plus de la détermination du gouvernement. La police a considérablement développé ses moyens d'action. Elle fait ouvertement appel à la délation, et publie des encouragements à cet effet dans la presse, assortis de son numéro de boîte postale (le "777"). Une "police de la jeunesse" entraîne les enfants à partir de 12 ans à surveiller et dénoncer les activités subversives de leurs aînés. Le contrôle, enfin, de la presse et de la radio, plus étroit chaque jour, s'illustre quelquefois par des incidents significatifs.

Le nombre des communistes en Thaïlande serait de

par
**L.J. ROLLET
ANDRIANE**

landaises soient frappées par cette épuration. Elles appartiennent en général, aux débris du parti (aujourd'hui démantelé) de Pridi-Phanompong, ancien chef des "Thais-Libres", et agent des services secrets américains pendant la guerre, aujourd'hui réfugié en Chine Communiste. Ou bien elles viennent du mouvement automiste laotien du Plateau de Khô-rât (Nord-est du Siam), comme c'est le cas pour Fong Sittitharr, ancien ministre de l'Education, arrêté à Oubone le 21 mai de cette année, sous inculpation d'activité communiste et de complot "séparatiste".

Si les arrestations de suspects ne sont pas plus fréquentes, cela tient au fait qu'on préfère les garder à l'oeil jusqu'au jour où ils commenceront vraiment à s'agiter. "L'identité de tous les communistes du royaume est connue: la police, assure-t-on en haut lieu..."

POUR SAUVER L'ALLIANCE...

(suite de la 1ère page)

des pouvoirs judiciaires par le gouvernement provincial et à la transformation révolutionnaire des principes et des lois. Bon gré, mal gré, nous sommes co-signataires de l'interdit catégorique et définitif qui frappe l'Alliance.

Nous? Qui nous? Pas le président de la Banque de Montréal, naturellement, ni l'épicier du coin.

En public, les trois grandes confédérations syndicales du pays ont exprimé leur sympathie à l'égard de l'Alliance des Professeurs. Mais, en coulisse, entre deux lamentations, sur un air de "qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse?", leurs dirigeants ne pardonnent pas à Léo Guindon d'être demeuré indépendant. De là à suggérer que l'Alliance est responsable de sa propre exécution, il n'y a bien entendu qu'un pas, que l'on se garde bien toutefois de franchir... Mais quelle tiédeur dans la protestation, quel rationalisme dans l'examen du problème. Jugez plutôt: voici, d'après "Le Canada Nouveau" du dix août, les réactions officielles des trois confédérations à l'annonce du mariage obligatoire, par la commission des relations ouvrières, de l'AECM et de la Fédération des professeurs catholiques de langue anglaise (qui n'ont obtenu, on le sait, qu'un seul et unique certificat de reconnaissance pour elles deux), et, par contre-coup, de la disparition finale de l'Alliance;

— Qu'arriverait-il si l'un des deux mouvements acceptait une convention collective et que l'autre la rejetât? (R. Provost, Congrès des Métiers),

— En pratique, la liberté des deux mouvements est atrophiée (P. Vaillancourt, Congrès canadien du Travail),

— Je ne me souviens de rien de semblable (H. Laverdure, CT CC),

Réflexions pertinentes, certes, mais tout de même, était-ce bien là tout ce que l'on attendait de M. Provost, qu'il se demandât ce qu'il arriverait si l'AECM et les instituteurs de langue anglaise différaient d'opinion (par les temps qui courent, on s'en fiche un peu de ce qu'il arriverait); et de M. Vaillancourt, qu'il songeât par le fait à la liberté de l'AECM, et de M. Laverdure, enfin, qu'il n'établît point autre chose qu'une banale constatation?

Quand un ami tombe malade, on le soigne avant d'exposer l'étrange nature de son affection et quand un camarade de combat est blessé, on appelle l'ambulance avant de faire un rapport.

Comment expliquer ce lacerisme? Peut-être le CMT, le CCT et la CTCC sauraient-ils nous éclairer en trois phrases, peut-être pour eux le problème ne se pose-t-il plus, l'Alliance ayant déjà succombé, ou peut-être au contraire s'agit-il d'une silencieuse préparation à la contre-attaque? Dans tous les cas, ce ne sont pas des explications de ce genre que l'on attend d'un mou-

vement ouvrier, mais bien l'expression clairement définie d'une revendication populaire et la promesse d'une action collective.

Que M. Guindon ait eu tort de ne pas se rallier aux syndicats catholiques, par exemple, ou au Congrès canadien du travail, ou même au CMT, c'est bien possible. Mais les erreurs tactiques de M. Guindon, si erreur il y a, demeurent les siennes, et les ouvriers québécois ne doivent en aucun cas permettre que les instituteurs en subissent les conséquences. L'heure n'est plus à l'examen des "dilemmes" que le trait rouge du convergences de vues". Quand un avion manque d'essence, l'aiguillage, mais l'avion vole encore, et puis soudain, le moteur crache, l'hélice arrête de tourner, c'est la perte de vitesse et la mort certaine à moins de sauter en parachute. Nous en sommes là. Tous les ouvriers québécois en sont là.

Laisser disparaître l'Alliance sans lutter jusqu'au bout, c'est poser un précédent que le rappel des bills 19 et 20 lui-même ne saurait effacer, c'est livrer toute la classe ouvrière québécoise à un dictateur, moralement, c'est trahir.

Notre ami Vadeboncoeur a proposé il y a quelques mois, dans ces colonnes, la création d'un comité de salut public. Nous lui proposons aujourd'hui, à lui et à tous les militants syndicaux de la province, d'oublier les détails et de passer à l'action.

La Tribune du Lecteur

Les lecteurs de l'Autorité sont invités à collaborer à leur journal. Nous avons décidé de consacrer tout l'espace nécessaire, peut-être une page entière, à l'expression d'opinions libres.

Il va sans dire que tous les articles seront publiés, qu'ils soient ou non conformes à l'esprit du journal. Notre conception de la liberté de la presse s'accommode très bien de cette formule et même les fascistes trouveront bon accueil chez nous.

Une seule restriction: nous nous refusons à publier tout écrit ayant un caractère de délation ou susceptible de léser quelqu'un dans ses droits.

L'appel est donc lancé. Le journal est ouvert à tous nos amis et aussi à ceux qui le sont moins.

LA DIRECTION

Pour voyager en tout confort...

GNR

les nouveaux wagons du Canadien National sont ultra-modernes

Le Canadien National vous offre un confort vraiment tout nouveau. Les 359 wagons que nous avons commandés seront bientôt en service partout au pays.

Quel que soit votre budget, vous goûterez dans nos nouveaux wagons le plaisir de voyager. Voitures ordinaires dernier cri, vastes salons-lits et spacieux wagons-lits formés de compartiments, de chambres, chambrettes, chambrettes-duplex et de lits vous offrent tout le confort désiré. Et ce confort tout nouveau coûte moins qu'on le croit.

Revenez-vous sur les économies substantielles que vous fera réaliser notre nouveau tarif pour familles, si vous allez dans l'ouest du Canada, le centre ou l'est des Etats-Unis.

A titre d'exemple, nous vous donnons ci-après le prix des billets, simple et aller-retour, en voitures ordinaires, entre Montréal et Vancouver—simple: \$78.71, aller-retour: \$128.30. Le prix des billets des wagons-lits "touristes" et "standard" est proportionnellement peu élevé.

VOYAGEZ VRAIMENT TOUT NOUVEAU

les lettres

Vient de paraître

L'ESPACE D'UNE NUIT roman de Jean Cayrol

Parler du dernier roman de Jean Cayrol (1), c'est d'abord reconnaître à son auteur une écriture peu commune. Le style est bref, simple, piquant. Les

LA PARISIENNE

C'est une jeune revue littéraire aussi vivante et aussi piquante que l'esprit de Paris, varié, rebondissant, mordant et, malgré tout, bon enfant. Son directeur est Jacques Laurent, romancier devenu polémiste depuis la naissance de La Parisienne. Ses collaborateurs comptent dans leurs rangs Audubert, Guérin, Jules Roy, Armand Robin, Jean Cocteau et d'autres. La revue suit le procédé habituel des chroniques littéraires, artistiques, elle publie des nouvelles, des essais inédits, elle semble aimer la polémique. S'il est un défaut qu'elle ne possède pas, c'est bien la lourdeur. Elle vient tout juste de fustiger Mauriac; elle a aussi publié une critique de son dernier roman, L'Agneau, auquel elle a su reconnaître de très grandes qualités. Elle parle aussi politique, mais elle donne à ses lecteurs les raisons pour lesquelles le jeune écrivain français d'aujourd'hui ne devrait pas s'engager littéralement sous aucune bannière politique. Et tout ça se tient admirablement bien dans un tourbillon de jeunesse qui ne craint pas les excès; mais cette même jeunesse connaît ses responsabilités et elle a sa foi. Elle a aussi ses maîtres, ses ancêtres chéris. Des inédits de Max Jacob, des portraits de Larbaud et Lacretelle.

Quand elle parle de révolte, elle sait, malgré tout, se mettre en garde. L'article d'Armand Robin, dans le numéro 16 de la revue, est à relire. A signaler aussi, dans la dernière livraison, un essai sur la musique concrète.

descriptions sont des modèles de prose poétique sans emphase, sans exagération, très réalistes; leur grand mérite: elles savent dessiner ce que nous avions aperçu sans vraiment regarder. Et le mot dessiner n'est pas, ici, employé au hasard; il est l'image d'un style linéaire que le romancier manie avec dextérité.

François a trente ans. Il décide de rendre visite à son père, dans un petit village provincial. Il laissera Juliette à Paris et fera seul son pèlerinage. Mais il descend à quelques kilomètres de la maison paternelle. Il fait nuit. Il décide de marcher sur la route. Il veut retrouver son enfance graduellement, en commençant par les champs qu'il a connus, les sentiers, les maisons enfouies au fond de sa mémoire. Puis il arrivera à son père, la terreur de son jeune âge, terreur dont il subit toujours les effets. Il tombe une pluie fine. Les maisons semblent désertes, les grilles sont rouillées, les animaux qu'il rencontre le dégoûtent. Sur son chemin, il bavarde avec des enfants qui creusent le sol à la recherche d'un trésor, la femme d'un charcutier qui l'amène chez elle pour qu'il mange un peu et se réchauffe. Il s'égare, ne reconnaissant plus le chemin dans la nuit brumeuse qui l'entoure de ses tentacules gluantes. Il arrive enfin devant une demeure où il semble y avoir une fête. Il frappe pour demander son chemin... mais il voit que les gens ne festoient pas... ils veillent un mort et se livrent à des besognes étonnantes. Par bribes, il apprendra l'histoire de cette famille, histoire insolite s'il en est une! On lui dira aussi que le nom de son village est changé, qu'avant d'y arriver il devra traverser un hameau abandonné de

puis longtemps parce que tous ses puits se sont asséchés. On lui dira encore qu'il n'est pas sur la bonne route...

A mesure que se produisent ces événements, François revivait les principales époques de sa vie avec son père, ses souvenirs d'une mère morte trop vite, sa vie à Paris, son amour pour Juliette, l'instituteur de son enfance. Tout cela dans un tourbillon de brèves apparitions qui nous expliquent son propre personnage. Mais la figure centrale du roman, c'est le père, être étrange s'il en est un, devant lequel François lui-même, pourtant le principal acteur en cause, devient flou comme une ombre. L'espace d'une nuit, ce sont les trente années de François, constamment sous l'influence immédiate ou prochaine du père dont il ne retrouvera que la dépouille dans des circonstances inimaginables avant d'atteindre la maison familiale, le petit jardin où il a enfoui tous ses trésors d'enfants.

Ce pourrait être une "recherche du temps perdu" en abrégé, dans laquelle se rencontrent des situations à la manière de Kafka; mais en ce cas-ci ni Kafka, ni Proust ne pèsent sur le roman... ils seraient plutôt fondus dans la personnalité littéraire de Cayrol qui n'en sort que plus grand, avec un univers bien à lui. Certains dialogues ont aussi toute l'amère vérité des meilleures scènes dramatiques de Jean Anouilh.

La forme de cette oeuvre est discutable. Elle comporte des moments qui nous pressent d'arriver à la fin pour voir si tous les tableaux intercalés les uns dans les autres prendront un sens commun qui les nouera assez solidement pour justifier le mot roman inscrit sous le titre

Malgré le mauvais temps, qui risquait de compromettre le succès du festival de théâtre présenté dans les jardins de l'Ermitage, Molière a, encore une fois, triomphé à Montréal en soulevant l'enthousiasme unanime du public et de la critique. Un mois d'août ensoleillé aurait sûrement vu trois ou quatre semaines de représentations alternées des trois farces, de Dom Juan et de L'Avare. Malheureusement, le tout se terminera sans qu'on ait de loin épuisé le succès de ce festival Molière qui, cette année, constituait l'apport du théâtre d'expression française au Festival de Montréal.

Analyser les raisons de l'accord, qui s'établit régulièrement entre un public américain du vingtième siècle et un auteur français du dix-septième, serait peut-être intéressant, mais superflu. Une conscience trop nette de des éléments de ce succès et des conditions nécessaires à leur combinaison, risquerait peut-être de rompre ce merveilleux équilibre qui nous enchante, qui a enchanté Juvet, qui a enchanté Barrault, et qui enchante sans doute Jean Villar, lors de son passage prochain dans notre ville. Le succès, comme l'insuccès, nous l'acceptons sans trop nous interroger sur leurs causes; car notre énergie et nos efforts, dans une entreprise comme la nôtre, ne doivent pas être portés sur le passé, mais sur l'avenir. Ce qui importe, c'est de continuer, c'est de foncer même, sans nous préoccuper ni des injures, ni des louanges reçues. Ecoutées, pesées, analysées, les unes nous endormiraient dans une dangereuse quiétude, et les autres finiraient par créer un découragement funeste à notre action.

Mais il va sans dire qu'au

du livre. Je crois qu'en ce sens, les dernières pages sont un tour de force. Les objections tombent en bloc quand nous réalisons enfin que toutes les rencontres dans cette nuit tourmentée, toutes les paroles échangées, tous les actes étaient prémonitoires. Alors les grands symboles se dégagent de l'incertitude puis l'oeuvre se resserre, se cristallise et toutes ses facettes ne nous apparaissent que plus belles.

Le poète est de nature un homme inquiet. L'inquiétude de la forme est visible dans les pages romanesques de celui qui a écrit Les Phénomènes Célestes (2) et Poèmes de la Nuit et du Brouillard (3). Inquiétude de la forme qui rejoint le malaise du sujet et procure une lecture à la fois vivante et facilement assimilable.

- Wilfrid LEMOINE (1) L'espace d'une nuit, aux Editions du Seuil, Paris. (2) Les Phénomènes Célestes, Cahiers du Sud, 1939. (3) Poèmes de la Nuit et du Brouillard, Seghers, 1946.

sortir d'une expérience, comme celle du Festival Molière, qui nous laisse, après plusieurs mois de travail, fourbus, fatigués, harrassés, il est impossible de ne pas nous réjouir, de tout notre coeur, de l'accueil du public montréalais. Jusqu'ici, trois représentations du Mariage forcé, de Sganarelle et de

La Jalousie du Barbouillé, une représentation de L'Avare et une de Dom Juan ont attiré plus de huit mille personnes. Phénomène qui eût été indispensable, il y a quinze ans, il y a même dix ans. On ne peut plus parler de snobs, ni de dames qui viennent au théâtre pour faire admirer leurs toilettes. Ces huit mille deux-cents spectateurs qui sont venus dans les jardins de l'Ermitage, en cinq représentations, sans compter les trois ou quatre cents qui se sont vu refuser l'entrée, samedi soir dernier,

ont le goût du théâtre. Leurs rires, leurs réactions, leurs applaudissements, leur plaisir nous le prouvent. Après la conscience d'avoir joué selon toute son honnêteté et sa sincérité, c'est cela la plus grande récompense que puisse espérer un comédien: sa lueur devant une salle qui lui manifeste sa joie, et qui, par le fait même, l'encourage à continuer, lui donne, en quelque sorte, un mandat de confiance.

Précédant immédiatement la quatrième saison que nous allons entreprendre au début du mois d'octobre, le triomphe du festival Molière nous semble de bonne augure. Non seulement pour nous, mais pour les nombreuses troupes qui, cette année, vont tenter chance à Montréal. Car, de longtemps, la métropole du Canada n'aura vu une activité théâtrale aussi intense que celle qui lui est promise

pour l'automne. A notre connaissance, cinq troupes sont déjà formées et ont élaboré des projets solides pour les mois à venir. Nous sommes les premiers à nous en réjouir; car, le théâtre ressemble en cela au commerce pour que son exploitation soit saine, il lui faut de la concurrence. L'émulation ainsi créée ne peut qu'être salutaire. Que le public réponde à toutes ces sollicitations avec le même enthousiasme qu'il a montré pour le festival Molière, et nous serons bien près de dire que le théâtre a gagné la bataille, à Montréal. Un bon jour, on verra des édifices s'élever où le public se précipitera pour voir jouer ses auteurs et ses comédiens préférés... et le gouvernement sera tout penaud d'avoir été le dernier averti!

Le Théâtre du nouveau Monde.



Paul Guoin, président des Festivals de Montréal

• PLOMBIERS • RADIOS-VENTES & SERVICE • MACHINES A LAVER • CHARPENTIERS • POELES-EN DETAIL • ELECTRIQUES ACCESSOIRES • POMPES • PRESSES • GARAGES REPARATIONS D'AUTOMOBILES • STORES VENITIENS • ACCORDAGE & REPARATION DE PIANOS • QUI PEUT REPARER CELA? CONSULTEZ L'ANNUAIRE CLASSIFIE YELLOW PAGES

NOUVEAUX TEXTES DE CAMUS

Voici quelques textes, brefs et divers, d'Albert Camus (1). Bien que rédigés de 1939 à 1953, il les a groupés sous un titre unique, en une seule publication. Prétextant la description de son pays de soleil, d'eau et de terre rouge, Camus va plus loin. Il tisse un lien visible qui les unit les uns aux autres et en permet une lecture suivie. Si Camus sait nous parler avec amour d'un pays de splendeur et de misère, la plupart de ces essais ne contiennent pas moins, dans une certaine poésie de la pensée des temps actuels, les thèmes favoris de l'auteur de La Peste et de L'Étranger, celui de l'absurdité de notre situation que les événements du siècle réussissent tellement bien à mettre en évidence; celui de notre quête de justice; celui, encore, de nos craintes et de l'espoir que nous souhaitons sans trop l'apercevoir.

La réalité de Camus ne sait que faire des compromis. Elle cherche dans un monde en ébullition une raison d'espérer. L'Homme Révolté retracait les jeux de l'évolution humaine vers une libération prochaine. Aujourd'hui, nous craignons encore et nous sommes bien prêts de penser qu'une catastrophe est inévitable. Camus a étudié, tout au long de ses oeuvres, les chances que nous avons de nous tirer du mauvais pas. Il a scruté les promesses différentes venant d'idéologies plus ou moins au service de l'homme. Son mythe fu-

vori est celui de Prométhée aux enfers, de sa longue patience au rocher où on l'a cloué. "Mieux que la révolte contre les dieux, c'est cette longue obstination qui a du sens pour nous." (Cl. L'ÉTE, page 90).

Et Camus est un obstiné. Si dans L'Été nous retrouvons les thèmes que nous lui connaissons déjà, ils sont quand même resserrés par la brièveté du texte. C'est donc une sorte de quintessence de sa pensée que nous offrons ses derniers essais. Et si Camus voit clairement l'absurdité de notre situation, parce qu'il l'a trouvée de son propre aveu sur les trottoirs de sa ville et de toutes les villes du monde, il n'est pas devenu, pour autant, un désespéré. Mais l'exactitude et la pureté derrière son aventure d'homme qui cherche une solution acceptable aux problèmes de son époque, lui a fait dire non, un non retentissant, à toutes les demi-mesures qui s'offrent à nous. Son humanisme l'empêche de parler trop de gauche comme sa conscience en éveil lui défend d'aller à droite. Le Dieu des chrétiens et ce Dieu nou-

veau des communistes, l'histoire, ne répondent pas à l'exigence de ses questions. Voici ce qu'il pense du nouvel Eden: "L'histoire est une terre stérile où la bruyère ne pousse pas. L'homme d'aujourd'hui a choisi l'histoire cependant et il ne pouvait ni devant s'en détourner. Mais au lieu de se l'asservir, il consent tous les jours un peu plus à en être l'esclave... C'est ici qu'il retourne à la misère des hommes que Prométhée voulait sauver: ils voyaient sans voir, ils écoutaient sans entendre, pareils aux formes des songes..." (Cl. L'ÉTE, pages 85-86). Ne faudrait-il pas citer aussi ces magnifiques lignes page 82: "L'humanité, aujourd'hui, n'a besoin et ne se soucie que de techniques. Elle se révolte dans ses machines, elle tient l'art et ce qu'il suppose pour un obstacle et un signe de servitude... L'homme actuel croit qu'il faut d'abord libérer le corps, même si l'esprit doit mourir provisoirement." C'est à cette mort, qui ne serait peut-être pas "provisoire", que Camus ne peut se résigner. S'il dénonce la faim du corps, il ne dé-

nonce pas moins la servitude de l'esprit. C'est ce qui fait ses ennemis, ceux de gauche, ceux de droite. Il trouve toutes les solutions proposées barbares. Tout ceci (et d'autres choses encore), Camus nous le livre dans L'Été. On pourrait trouver qu'il se redit avec une facilité étonnante. On pourrait même remarquer que dans ce recueil d'essais il n'est pas le grand styliste que nous connaissons. Cette dernière réserve exceptée, nous retrouvons le grand homme, tout au long de ses dernières 188 pages, aussi droit, aussi juste, qui a la force de ne pas accepter les chatoyants compromis proposés par les chapelles de notre temps. Certains diront qu'il pratique "l'idéologie de salon", qu'il se refuse à l'action. D'autres comprendront les exigences de sa pureté et comme lui peut-être, refuseront de s'agenouiller au pied des autels qui demandent, comme prix de leur consolation, du sang humain.

DE LA MER À LA MER
Voici un livre que tout néo-canadien devrait posséder. Dans la collection

Profil des Nations, (sous les auspices de l'UNESCO) La Nation canadienne (2), en 164 pages, trace un tableau précis de notre grand pays, présente d'une façon impartiale et juste notre problème: racial, économique, politique et géographique. Simplement écrit, il n'apprendra pas grand-chose de nouveau aux Canadiens eux-mêmes qui néanmoins auraient profité à le lire. Nous avons tous un peu tendance à sous-estimer les grandes richesses de notre nation, distraits que nous sommes par les problèmes immédiats qui se posent à nous de l'intérieur et de l'extérieur à la fois. La traduction est bonne. Pourquoi ne le proposerions-nous pas à notre enseignement public, dans son texte original pour les provinces anglaises et dans cette traduction qui se trouve maintenant en librairie, pour nos écoles du Québec? Il est quand même rare de trouver, sur le Canada, un livre aussi complet, tout en étant d'une lecture facile, assez brève et tellement impartiale lorsqu'il s'agit du problème de la co-existence de nos deux cultures.

Celle de Claude Benady, un Tunisien, en est une qui fait entendre encore et malgré tout le chant de l'amour. Il est toujours surprenant d'entendre un poète parler d'amour, sujet qui hante l'homme depuis que les animaux ne sont plus "rois de la création" qui le chante sur une gamme ou sur une autre, et qui lui trouve des mélodies nouvelles. Après tous ces millénaires, des hommes trouvent de nouveaux agencements, à l'intérieur de leurs rêves ou de leur vie amoureuse et, poètes infatigables, ils procèdent à la transmutation de l'insaisissable en une pièce d'art. La poésie est peut-être aujourd'hui la soupape de sûreté de notre monde scientifique et matérialiste, comme la religion qui adoucissait, autrefois, la vie rude et fatiguée des populations misérables. Claude Benady construit son chant avec une telle force, qu'il fait penser à la solennelle gravité des rites religieux et restitue à la poésie, par le fait même, l'authenticité des sources. Et les sources que lui trouve ce poète prennent la forme d'un monologue amoureux dans son dernier recueil publié (3).

Claude Benady, comme certains poètes contemporains de première grandeur, tente de restituer au mot sa valeur explosive. Mais si sa forme libre joue avec les rigueurs de l'expression, elle ne dédaigne pas l'usage des périphrases bien tournées pour souligner une exclamation, par exemple. C'est une tentative assez dangereuse, que l'auteur a dû oser par souci de justesse dans l'expression du sentiment. Mais il en reste qu'il se situe à la zone frontalière, entre les puristes de l'expression verbale poétique et les lyriques à l'emporte-pièce. Voilà une place intéressante qu'il doit être difficile de tenir. Elle permet à Benady plusieurs paragraphes d'une irrévocable intensité, comme celui-ci:

- Écoutez l'eau parler; pareille aux moissons des laines primaires, à la surface plane de l'émerveillement, la source aura des mots pour émailler les rives... Le Dégel des Sources, dans une langue très juste et très belle, nous communique un sentiment d'une remarquable grandeur et tient bien en équilibre interne les exigences littéraires et humaines. Wilfrid LEMOINE (1) L'Été, par Albert Camus, NRF, Paris. (2) La Nation canadienne, par K. Sandwell, Editions du Rocher, Monaco. (3) Le Dégel des sources, par Claude Benady, Pierre Seghers, Paris. (Poésie '54).

LU POUR VOUS

Une formidable expérience dramatique

AVEC LE T. N. P. LE THÉÂTRE TOUCHE ENFIN LA GRANDE FOULE DES CINÉMAS

Le grand succès du Théâtre National Populaire avant Jean Vilar:

"Les Clôches de Corneville"! C'est tout dire et résumer correctement la vie de ce théâtre subventionné, jusqu'à l'arrivée de son jeune animateur. Puis, Vilar est venu, élève de Dullin, continuateur de Gémier. Tout a changé, et le public aussi.

C'est ainsi qu'il y a trois ans, dans la grande salle du théâtre des Champs-Élysées, à Paris, j'assistais à une représentation du Cid. Très grande salle, qui nous rappelle nos vastes cinémas modernes. Scène immense, tendue de noir; elle enjambe la rampe et s'étend au-dessus des premières rangées de fauteuils, dans l'orchestre. Contrairement aux autres salles parisiennes de théâtre, tout était vaste et la rampe disparue, ce mur lumineux derrière lequel se cache l'assistance, il me semblait que bientôt, nous devrions, nous aussi, jouer le Cid. Pas de rideau. Seulement le noir qui se fait tout à coup, puis la lumière qui revient sur une scène métamorphosée. Les décors nous étaient donnés par un savant éclairage qui faisait surgir, au moment voulu, les arrière-plans nécessaires. Grande économie dans la décoration: tout était très pur et tellement bien agencé qu'une chaise, par exemple, était là comme un point d'interrogation, ou un signe qui appelait Chimène ou at-



Élève de Dullin comme Jean-Louis Barrault, Vilar a passé par tous les métiers du théâtre, machiniste, régisseur et comédien. La musique est la seule chose qu'il n'ait pas apprise chez Dullin. Au ten violoniste de brasserie, il donne cependant à la musique une importance capitale. Le Prince de Hombourg, une pièce jouée par le TNP, exige 21 comédiens et 22 instrumentistes. Au Palais de Chaillot, à Paris, les décors du TNP comportent une gamme de 160 éclairages différents. Ils sont tous blancs, afin de conserver aux costumes leurs couleurs éclatantes. En se servant uniquement de projecteurs, Vilar crée l'illusion parfaite d'une colonnade, d'une forêt et d'une prison. Le metteur en scène Jean Vilar ne connaît pas de fatigue. Durant les premières répétitions d'une pièce, il fait travailler ses acteurs, dix heures par jour, et dans la représentation, c'est un labeur journalier de quatorze heures qu'il impose à sa troupe.

plus varié, allant du plombier, en passant par le journaliste, l'étudiant, voire même le concierge, jusqu'au docteur du Collège de France, comme l'a révélé une enquête effectuée par Vilar. Pourtant, on parle de mysticisme, de pièces classiques, aussi d'un metteur en scène avant-gardiste. Comment se fait-il que ce dernier ait réussi à redonner le théâtre au peuple, à tout le peuple, que ce peuple l'ait accepté et qu'il ne veuille plus s'en départir? Comment a-t-il pu jouer sur autre chose que le snobisme qui a cours là-bas comme ici en matière d'art, paraître tellement juste aux yeux de cette foule variée qu'un jour, lors d'une représentation du Meurtre dans la Cathédrale, un homme se leva spontanément et cria: "C'est abominable! Il fallait le laisser mourir dans son mysticisme..." (au moment où les meurtriers se tournèrent vers la salle et expliquèrent les raisons de leur crime?)

On pourrait répondre avec le mot "génie". Mais ce ne serait pas suffisant, car ce génie du théâtre, s'il est évident, comporte lui aussi une somme de théories et de réalisations bien définies, scientifiques. Que Dullin et Gémier avaient vues, mais qu'ils n'ont pu appliquer avec autant de succès, pour des raisons qui ne relèvent pas toujours du théâtre en soi. Il y a donc ce Vilar et ses conceptions qui auraient bien pu se cantonner dans un théâtre pour public restreint, aimant les dangers de l'avant-garde et philosophant sur les idées d'un maître.

Fait exceptionnel dans les annales du théâtre et de l'art en général, le TNP de Vilar, ignorant les conventions et les goûts (devrait-on écrire les caprices?) du grand public, a osé mettre en pratique ses conceptions avant-gardistes (si on les replace dans le contexte "peuple") et ce même grand public l'a acclamé, l'a soutenu, a marché et marche toujours ferme avec lui.

Pour ce faire, il y a eu les fêtes de Suresnes où les spectateurs, les acteurs, les machinistes, les décorateurs passaient de longues journées ensemble, à la campagne, mangiaient aux mêmes tables, discutaient tel ou tel point de la pièce jouée. Il y eut, aussi, Gérard Philippe, jeune premier de l'écran qui

un soir, alla voir Vilar, dans sa loge à l'Atelier et lui avoua tout simplement qu'il aimerait faire du théâtre. L'amitié d'un metteur en scène d'avant-garde et du plus célèbre jeune premier de l'écran français a donné la gloire au Théâtre National Populaire, version Jean Vilar. Le TNP a même réussi à faire applaudir par son grand public, une pièce qu'on aurait cru réservée à "l'usage exclusif" des

spécialistes un peu dilettantes: Nuclea, de Pichette. Populaire n'est donc plus un terme péjoratif. L'ordre des choses semble curieusement s'être modifié. Vilar aurait trouvé la formule. Ce fils spirituel des pionniers du théâtre "réactionnaire" a accompli le coup de maître qu'on n'osait plus espérer. On se souvient de l'accueil que Montréal a réservé à Jovet et

Barrault. Du 11 au 21 septembre notre public connaîtra enfin cet autre personnage du théâtre français: le TNP. Si Vilar et sa compagnie peuvent nous faire réaliser que le théâtre est autre chose qu'un étrange rituel mais plutôt une vie transmise par l'art à des êtres vivants (ce que la perfection et l'honnêteté de Jovet et Barrault nous avaient suggéré), nous perdrons peut-être quelques-uns de ces complexes nationaux comme autant d'obstacles à notre émancipation culturelle. Nous verrons tour à tour Le Cid, Don Juan, L'Avare et Ruy Blas, avec le TNP au complet, acteurs, dispositif scénique, costumes.

Ça se passera au Saint-Denis, devant des spectateurs qui, de toute évidence, ne déposeront pas leur bonne volonté au vestiaire avec la canne et le chapeau. Cette bonne volonté qui caractérise nos amateurs de théâtre se transformera, à n'en pas douter, en emballement (comme ce fut le cas pour Jovet et Barrault). Mais nous, Canadiens, une fois sortis du théâtre, nous commencerons à nous poser des questions qui paraîtront insolites, mais s'avéreront, j'en suis certain, d'une grande utilité. C'est que, voyez-vous, Vilar aura vécu avec nous deux ou trois heures qu'il nous aura forcés de partager avec lui. Il nous aura pris aux épaules et nous aura secoués, comme il a secoué les parisiens, les banlieusards, les docteurs et les ouvriers. Et nous ne nous en rendrons compte qu'après coup, en essayant de comprendre ce qui nous a valu ce cœur qui battait en notre poitrine, mais qui parlait en la bouche de Silvia Monfort, de Christiane Minazzoli, de Jean Vilar, de Gérard Philippe et des autres.

Ces choses se sont produites à Suresnes, à Avignon, à Paris. Elles se répéteront à Montréal. Jean Vilar rend possible cette comparaison.

Wilfrid LEMOINE

Advertisement for Heinz Tomato Ketchup. It features a bottle of ketchup and text: "Nouveau format de famille", "15 oz. fl.", and "57".

"GIGI"

Au Mountain-Playhouse:

A l'idée d'entendre Colette en anglais, notre sang latin fait demi-tour dans nos veines. Mais si les voiles poétiques de son langage tombent brutalement, l'essentiel de l'intrigue demeure le même.

Gigi, tom-boy chez lequel la femme commence à s'agiter, ingénue dont les caprices et la désinvolture cherchent à pointer, est travaillée par cette transformation complexe appelée adolescence. Sa vision des gens change, elle se révolte contre

visible, ballottée dans un milieu sans équilibre, qui lutte farouchement pour conserver à son amour naturel toute sa fraîcheur. En victime de sa tante cocotte qui malgré sa bonne volonté la comprend mal, Gigi nous touche vraiment, et ses sautes d'humeur, les soubresauts nerveux qu'occasionne cette vie trop rapidement décidée sont d'une exactitude étonnante.

Docile aux indications de son metteur en scène, Guy Baulne, elle a appris l'essentiel, elle a



les figures familières, et sous la pression des circonstances, elle découvre ses vrais sentiments. L'amour de son cousin mettra fin aux complications.

Une débutante, Diane Giguère, est Gigi. Pour son premier rôle, elle a franchi le plus difficile pas, rester soi-même. Qui connaît la spontanéité nerveuse, les caprices subits de la volontaire Diane et son incessante gentillesse, la retrouve intacte sur la scène du Playhouse. La Gigi de Diane, si elle manque du côté troublant des héroïnes de Colette, mal saisi par la traductrice Anita Loos, rend avec une étonnante aisance et un parfait naturel le côté enfant impré-

su imposer son charme et son talent.

Pour lui donner la réplique, Jack Creley est un Tonton parfait. Habitué à des rôles de composition comique, il sait ici jouer de toute sa retenue. Quelque chose de Paris, Tonton aime retrouver un calme discret entre sa tante et sa jeune cousine. Il ignore qu'il deviendra victime des parties de piquet et de la gentillesse sans arrière-pensée de l'adorable plante sauvage qu'est Gigi. Chacun de ses gestes transmet une émotion juste et sa sobriété leur donne une pleine signification. Lorsque Gigi lui arrange les cheveux, il se rend soudainement compte que c'est une main de femme qui l'a touché avec les doigts de son enfant-cousine. L'étonnement ému qu'il manifeste dans cette scène est preuve de son excellente intuition.

Acteur professionnel, il n'encombre pas son jeu de superfluités.

Germaine Giroux réussit une composition parfaite en bonne naïve et "peuple". Ses roulements d'yeux, ses succulentes observations, ses pamoisons continuelles provoquent une gaie détente.

La grand-mère, bonne, dévouée et désemparée, comptant tellement sur son affection pour Gigi qu'elle craint parfois de faire des erreurs, est très réussie.

La tante, le serviteur et la mère, Béatrice Picard, apportent chacun au chahut général une note personnelle.

Lente au début, la pièce reprend un rythme mieux agencé dès le 3ème tableau. L'introduction traine et le décor du second tableau, trop petit, gêne le spectateur. Mais ceci est dû aux dimensions du théâtre.

M. Baulne semblait fort satisfait de ses interprètes et nous les sommes de son travail. Pourquoi ne songerait-il pas à monter Gigi en français avec les mêmes interprètes? Il obtiendrait un succès certain et ramènerait à Colette les charmes et les subtilités toujours gracieuses de son style.

Serge GARANT

P. VILLENEUVE

Aux Festivals de Montréal

3ième concert de musique de chambre

Le Quintette pour clarinette et cordes de Mozart est contemporain de "Così fan tutte". L'oeuvre fut écrite vers la fin de 1789. De même que dans le très beau concerto qu'il écrivit pour cet instrument, Mozart exploite ici toutes les ressources de la clarinette. Cette oeuvre admirable ouvrirait le troisième concert de la série "musique de chambre" des Festivals de Montréal. Une "première" d'un Quatuor du compositeur canadien Claude Champagne et le Quintette pour piano et cordes de Chostakovitch complétaient le programme.

Rafaël Masella était le soliste du Quintette de Mozart. Il en a donné une remarquable interprétation. Une sonorité ronde, sans aucun fléchissement dans les changements de registres, un staccato léger et très rapide, difficile chez les instruments à anches, soit une maîtrise parfaite de l'instrument au service d'une musicalité raffinée, lui permirent de donner une exécution irréprochable.

Malheureusement, le Quatuor J.M.C. n'était guère à la hauteur. Nous avions parfois l'impression qu'il y avait là deux solistes accompagnés par un alto et un violon plutôt qu'un quatuor. Ce qui fait que l'on perdait beaucoup de détails. Le Menuet fut particulièrement malmené, de même que le Larghetto que le soliste aurait manifestement désiré moins lent. Les longues phrases

soutenues de ce mouvement auraient bénéficié d'un tempo plus rapide, car on y sentait un peu la fatigue du soliste. Le dernier mouvement, "Thema con variazioni", fut, je crois, la meilleure pièce du Quintette. Les cordes y semblaient plus à l'aise et l'ensemble était décidément supérieur aux trois premiers mouvements.

M. Claude Champagne est bien connu du public canadien. Et presque tous les jeunes compositeurs (pour ne pas dire tous) de Montréal ont travaillé sous sa direction. Il était bien juste que la première de son Quatuor entrât dans le cadre des Festivals de Montréal. Non seulement à cause du dévouement du compositeur à la musique canadienne, mais surtout parce que ce Quatuor est une oeuvre remarquable. Dès le premier accord de l'introduction nous sommes fixés: l'atmosphère est créée qui entoure toute l'oeuvre. Ignorez si M. Champagne a beaucoup fréquenté Berg, Schoenberg et Webern, mais son Quatuor se situe nettement dans le même monde sonore. Je ne parle pas ici des oeuvres sérieuses de ces compositeurs, mais plutôt de celles qui précèdent immédiatement l'emploi de cette technique. Même lyrisme contenu, même refus de la facilité. Les dissonances parfois abruptes ne sont jamais gratuites mais existent en fonction de la conduite des voix. Car le Quatuor

de Champagne est d'une écriture très contra-punctique. Il n'en reste pas moins romantique, mais d'un romantisme sans affecterie. L'Andante entr'acte, est d'une discrétion admirable en ce siècle de cris. L'émotion est épurée, raffinée, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que le coeur. Une sorte d'implacable volonté dirige les lignes, les frottements succèdent aux frottements, et cela crée malgré tout un monde pressurant d'évanescent. La "Coda en forme de Rondo" que termine le quatuor est une leçon d'écriture dont peu sont capables ici. Des rythmes nerveux et des harmonies solides, suivis de savantes combinaisons polyphoniques retiennent l'attention jusqu'à l'acmé. Le Quatuor J.M.C. a exécuté ces pages avec un brio et une conviction qu'il n'avait pas dans le Mozart.

Le Quintette op. 57 de Chostakovitch fut exécuté pour la première fois le 23 novembre 1940, à Moscou, avec l'auteur au piano et le quatuor Beethoven. S'il existait un prix "citron" pour les compositeurs, en effet, qui aient écrit de la plus mauvaise musique! Tous les trucs les plus éventés du romantisme plat "fin de siècle" se retrouvent sous sa plume. Le grave du piano avait ici "ténébreux", les cordes font valoir tous les ressorts dont elles disposent pour arracher des larmes à l'auditeur, les deaths instrumentales les plus usées

(violon aigu et violoncelle) dont Massenet et Puccini font leurs délices se retrouvent à toutes les dix pages, etc. Le Quintette souffre violemment de tous ces défauts avec, en plus, une vulgarité dont je connais peu d'exemples. Le lento du début se veut tragique et réussit tout au plus à être emphatique; la Fugue qui suit se développe, à partir d'un thème pour "jeune fille en fleur", de la façon la plus conventionnelle qui soit, et ce n'était plus une surprise pour personne qu'après les entrées au quatuor (du premier violon au violoncelle, évidemment), ce thème aboutisse finalement au piano, son but ultime! Le Sherzo est de la veine habituelle de Chostakovitch et qu'on retrouve dans toutes ses symphonies: d'une bêtise invraisemblable. L'Intermezzo est un genre sérénade napolitaine, avec sixtes et tierces, et la superposition de deux mélodies. Tant qu'au fonal, il est traversé d'un rythme d'un goût atroce que tout le reste du Quintette, par-dessus lequel rythme un thème qui se veut fier et qui n'est que plat se promène. Rien ne pouvait sauver une oeuvre pareille du désastre: ni le jeu parfait de John Newmark, qui était soliste, ni la bonne volonté du Quatuor J.M.C. Et je m'étonne seulement qu'on ait eu le triste courage de la monter quand il existe tant de bonne musique que l'on ne joue jamais.

Le testament du président Vargas

LE MANIFESTE DE LA NOUVELLE RÉVOLUTION BRÉSILIENNE

Le suicide du président Getulio Vargas et les événements qui l'ont proqué ne sont pas sans rapport avec le coup de force politique qui, récemment, précipita un changement de régime au Guatemala. Dans les deux cas, on a mis en cause les grandes compagnies étrangères qui réalisent des bénéfices considérables dans l'exploitation des ressources naturelles et comme le président Arbenz du Guatemala, l'homme fort du Brésil a répété sur ces entreprises commerciales la responsabilité de ses mésaventures. Mis en demeure de renoncer à l'exercice du pouvoir, de se retirer, une fois de plus, dans ses terres du Rio Grande, Getulio Vargas a préféré se tirer une balle en plein cœur après avoir dicté un testament politique qui ne manque pas d'une certaine grandeur :

"Depuis le temps de la domination des groupes économiques et financiers internationaux, je me suis fait le chef d'une révolution et j'ai vaincu. Je suis revenu au gouvernement porté par les bras du peuple. A la campagne menée en secret par les groupes internationaux, vint s'ajouter celle des groupes nationaux révoltés contre un régime donnant des garanties aux travailleurs. Une loi sur les bénéfices excédentaires fut arrêtée au Congrès. Tandis que je préconisais la justice et une révision du salaire minimum, une campagne de haine fut déchaînée contre moi. J'ai voulu créer la liberté nationale en développant nos richesses à l'aide de Petrobras, compagnie nationale d'état ayant le monopole du pétrole, mais à peine commença-t-elle à fonctionner que la vague d'agitation augmenta. Electrobras, compagnie d'état créée pour assurer le développement de l'énergie électrique, se heurta à tant d'obstacles que sa réalisation fut sans espoir. On ne veut pas que le travailleur soit libre. On ne veut pas que le peuple brésilien soit indépendant. J'ai pris le pouvoir dans une conjoncture inflationniste qui détruisait la valeur du travail. Les bénéfices des compagnies étrangères atteignaient parfois cinq cents pour cent, et des produits importés, il existait des fraudes évaluées à plus de cent millions de dollars par an. La crise du café survint. Nous avons voulu maintenir la valeur de notre principal produit d'exportation et défendre son prix. La réponse fut violente et la pression sur notre économie fut telle que nous fûmes obligés de céder."

A cet exposé rapide sur la situation économique du Brésil, le président Vargas ajouta à la fin de son testament politique trois paragraphes dans lesquels il demanda aux populations indigènes de ne pas renoncer à la lutte commencée et de poursuivre son effort d'émancipation. Ces paragraphes portant uniquement sur l'union sacrée qui doit s'opérer entre la volonté populaire, son combat, et la mémoire de Getulio Vargas, je me contenterai d'en citer les phrases les plus remarquables : "Je ne veux plus vous donner autre chose que mon sang... Si les vauriens veulent le sang de quelqu'un, s'ils veulent continuer à exploiter le peuple brésilien, j'offre ma vie en holocauste. Je choisis ce moyen d'être toujours avec vous... Mais ce peuple dont j'étais l'esclave ne sera l'esclave de personne. Mon sacrifice restera pour toujours dans son âme et mon sang sera le prix deson rachat..."

Ayant vécu trois ans au Brésil, ayant eu l'occasion de voyager longuement dans les états de l'intérieur et d'habiter Sao Paulo durant quelque temps, on me permettra de faire appel à quelques souvenirs personnels pour dégager, dans la mesure du possible, les lignes dominantes du drame qui vient de se jouer au Palais du Catete, en plein cœur de Rio. Je suis arrivé au Brésil alors que le général Dutra, ancien ministre de Vargas, venait d'assumer la présidence de la République après avoir déposé celui qu'on avait surnommé le Père du peuple.

Dutra, qui avait rétabli le jeu parlementaire, avait constitué un gouvernement de droite. L'opposition, grou-

pée autour de l'Union démocratique était dirigée par le général Gomes, général d'aviation dont le parti a été le grand instrument dans la chute de Vargas et de son suicide. Elu sénateur du Rio Grande, l'ancien président, Getulio Vargas, préparait déjà la campagne électorale de 1950 alors qu'il fut reporté au pouvoir par une écrasante majorité grâce à la coalition de plusieurs partis secondaires avec le parti travailliste dont il était, va sans dire, le chef incontesté.

Ces faits n'exigeraient aucune explication supplémentaire si le scénario politique se déroulait ailleurs qu'en Amérique du Sud. Mais dans ces pays littéralement tenus en tutelle, sauf quelques-uns dont l'Uruguay, les choses ne sont jamais aussi simples qu'on le voudrait pour l'intelligence du récit. Getulio Vargas n'était pas un politicien dont le type se retrouve fréquemment en Amérique du Nord. Plusieurs personnages habitaient en lui. Né à Sao-Borja en 1883, il avait été candidat à la

par Jean-Louis Gagnon

présidence aux élections de 1929. Mais voyant sa victoire contestée, il s'engagea dans une révolution politique dont il sortit vainqueur, à l'instar de Chiang Kai-shek, après avoir retourné ses armes contre Carlos Prestes et le parti communiste brésilien. Au pouvoir, il se présenta comme un fasciste de gauche, mais sa dictature fut moins celle d'un parti que d'un individu. Opportuniste, il accepta tour à tour l'aide des milieux les plus hétéroclites. A tel point que les intégralistes tentèrent, mais en vain, de provoquer une nouvelle révolution qui, en principe, devait porter au gouvernement un groupe d'hommes jeunes, ennemis des grandes compagnies étrangères, mais très engagés à droite.

Sous l'empire des événements, Getulio Vargas se mit à flirter avec l'Allemagne hitlérienne pour faire contrepoids à l'influence anglo-américaine dont il était de plus en plus le prisonnier. Au lendemain des hostilités, l'ambassadeur américain au Brésil, M. Berle, ayant ouvertement réclamé la liquidation du régime, il fut déposé par une junte militaire dont le général Dutra, ministre de la Guerre, avait pris la direction. Mais il convient de souligner qu'en dépit de ses amitiés hitlériennes, Vargas avait quand même épousé la cause de la coalition alliée et qu'il avait envoyée en Italie une brigade de volontaires. Ayant lui-même servi toutes les causes, moins par tendances que par opportunisme, il trouva devant lui une opposition extrêmement variée lorsqu'il fut élu démocratiquement à la présidence de la République en 1950.

Son gouvernement fut combattu vigoureusement par les intellectuels et les lieutenants d'aviation qui constituaient les cadres de l'Union démocratique dont le leader demeurait le général Gomes. Mais d'autres intérêts, étrangers à l'Union démocratique, souhaitaient également sa chute et sa disparition. Plus particulièrement les politiciens réactionnaires et les fondés de pouvoir des grandes compagnies qui voyaient avec crainte la montée d'un sentiment d'émancipation économique que Vargas, toujours habile à comprendre la psychologie des foules brésieliennes, s'était efforcé de canaliser en instituant coup sur coup gées de l'exploitation nationale des ressources pétrolières l'Electrobras et Petrobras, deux compagnies d'état char du Brésil et de son potentiel hydro-électrique non aménagé par la "Brazilian Traction, Light & Power".

A Rio, un journaliste libéral, M. Carlos Lacerda, faisait campagne contre Vargas, avec l'appui officiel de l'Union démocratique. Les prétoriens du régime ayant voulu s'en débarrasser, la besogne fut confiée à des spécialistes. Mais il arriva qu'au lieu d'assassiner Lacerda,

ils tuèrent par accident un commandant d'aviation qui l'accompagnait. Ce fut le point de départ d'une immense campagne de presse et d'agitation contre laquelle Getulio Vargas, vieilli trop tôt, fut incapable de réagir. Et d'autant moins que d'immenses forces s'étaient liguées contre lui. L'aviation tenta une première révolte. Elle fut contenue grâce à l'appui de la marine et des forces armées. Mais 48 heures plus tard, l'opposition l'emportait et, mis en demeure de renoncer à l'exercice du pouvoir, Vargas préféra se suicider.

Voilà, largement résumés, les faits dominants de la révolution de palais qui s'est jouée au Catete, au palais de la présidence. A noter que Getulio Vargas est mort à 71 ans. Ce qui est déjà vieux pour un dictateur sud-américain... Ledrame qu'il a vécu, et qui prendra de plus en plus l'importance d'un symbole, est en quelque sorte celui de tous les chets politiques sud-américains ou des pays dont l'économie est dominée par l'étranger. Vargas était un gauchiste, un malade. Leur psychologie, leur comportement, leurs réactions devant l'obstacle ne sauraient être comparés. Mais ils ont obéi aux mêmes mobiles, à la passion de libérer leur nation sans trop s'inquiéter du choix des moyens ni surtout du choix de leurs alliés. Combattus tour à tour et, quelques fois simultanément, par les grandes compagnies étrangères et les éléments d'extrême-gauche, ayant un égal besoin de l'investiture militaire et de ressources financières, tous les dictateurs sud-américains, un jour ou l'autre, doivent faire un choix entre la reddition sans condition et les routes de l'exil. Débordé par une opposition d'autant plus forte qu'elle utilisait des avenues différentes et des moyens variés, Getulio Vargas décida de se tirer une balle au cœur après avoir rédigé un testament dont il serait dangereux de se moquer.

Nettement dirigé contre les intérêts économiques étrangers, faisant directement appel à la volonté d'émancipation qui au Brésil comme partout en Amérique du Sud, sert de levain à la conscience politique des populations indigènes, le testament de Getulio Vargas servira de manifeste à la nouvelle révolution. Car il paraît inévitable que sa mort soit le prélude d'un soulèvement politique qui sera démocratique ou fortement révolutionnaire selon qu'on lui permettra ou non de s'exprimer.

Autrement dit, ce qu'il faut retenir c'est que dans l'immense conflit qui se joue à l'intérieur du Brésil, Vargas est moins important que l'idée d'émancipation économique dont il va demeurer le symbole, tant il est vrai que les hommes passent, mais que leurs écrits demeurent parce qu'ils sont l'ultime témoignage.

D'ailleurs, il serait faux de s'imaginer que Vargas a choisi le suicide de préférence à l'exil sans y avoir réfléchi. Lui-même d'ailleurs l'a clairement indiqué : "Mon sacrifice vous gardera unis, mon nom sera votre drapeau... Je vous avais donné ma vie, maintenant c'est ma mort que je vous offre." — Vivant, il était le prisonnier de ses besoins et de ses engagements successifs contractés au cours d'une longue carrière. Mort, il n'est plus qu'un symbole. Pour l'instant, le nouveau gouvernement dirigé par M. Café Filho et le chef de l'Union démocratique, le général Gomes, n'a devant lui que les aptitudes les plus résolues de Getulio Vargas et les militants communistes dont le chef, Carlos Prestes, est recherché depuis dix ans par une police qui ne paraît guère pressée de le retrouver. Mais à moins que les conditions ne s'améliorent rapidement, il est inévitable que l'opposition au régime d'où qu'elle vienne, veuille utiliser le testament de l'ancien président.

Ce qui veut dire que c'est en son nom qu'on engagera le combat contre les intérêts économiques étrangers et les groupes nationaux qui s'accrochent de leur omnipotence...

Les deux vedettes de la crise Brésilienne

Carlos Lacerda est l'un de ces "as" du journalisme dont Jean-Jacques Servan-Schreiber, le directeur de l'hebdomadaire parisien "Express", est le prototype. C'est un "bagarreur". Il fonce dans le brouillard politique et administratif des partis et des gouvernements, attaquant sans discernement tout ce qui déplaît à ses intérêts souvent inconnus, mais toujours adroitement dissimulés derrière l'opinion publique.



GETULIO VARGAS

Ancien communiste, Carlos Lacerda est aujourd'hui l'ennemi acharné du parti au Brésil. Tous les journaux de Rio de Janeiro (ainsi que la radio et la télévision) ont recherché ses formules mordantes, ses synthèses superficielles, mais frappantes, qui lui permettent de friser la démagogie tout en conservant une honnêteté et une franchise neutralité. Il a fondé son quotidien, "La Tribuna da Imprensa", qui tire actuellement à près de 50,000 exemplaires, avec environ cent-cinquante mille dollars, recueillis de sources multiples, unies toutefois par leur commune opposition au gouvernement Vargas. Carlos Lacerda, qui avait concerné des éditoriaux longs (de deux à quatre colonnes) et nombreux à la crise économique, à la corruption, aux infiltrations communistes, qu'il attribuait en toutes circonstances à l'incapacité du gouvernement, a centré son attaque durant les semaines qui ont précédé la mort de Vargas sur les liens qui unissaient le ministère de l'information au quotidien "Ultima Hora".



CARLOS LACERDA

Ainsi prit naissance l'incident qui provoqua indirectement le suicide du président Vargas et la crise politique en cours au Brésil. Lacerda marque un point, et il est à prévoir que son sens de l'initiative, c'est-à-dire de l'entreprise privée et de l'anti-socialisme, en un mot son "success-story", lui vaudra de "Time Magazine" le titre convoité de "Young and able editor".

Un chef de bande japonais évoque les "BEAUX JOURS" du terrorisme politique

A soixante-huit ans, malgré la misère d'après-guerre, les déboires conjugaux qui ont brisé son foyer, les six années passées en prison, Nissho Inoue a conservé dans ses yeux l'éclat de la fanatisme. Derrière ce crâne dénudé, ces lunettes sévères, une moustache effilée et une barbe en pinceau ridicules, continue de s'agiter une intelligence étonnamment vive. Le corps petit et étriqué nage dans un complet trop vieux; tout dans la petite maison respire la pauvreté.

Révolutionnaire incorrigible, il aida Sun Yatsen à renverser la dynastie mandchoue puis revint au Japon se mettre au service du fameux chef de la Société du Dragon Noir, Mitsuru Toyama.

"Je vivais alors dans la retraite du temple de Myokyo-ji à Asakusa. Toyama me confia qu'il projetait d'assassiner 6,000 personnalités dirigeantes pour permettre une refonte complète de la structure sociale et politique du Japon.

"Le magnétisme de Toyama me fascinait. Il me convainquit que l'Empire ne pourrait jamais jouer son rôle prédestiné qu'après une sanglante liquidation des éléments corrompus qui avaient, dès après la première guerre mondiale, saisi les postes de commandement dans la finance, la banque, la politique et la littérature.

"J'acceptai de former les cadres du groupe de terroristes maintenant fameux dans notre histoire sous le nom de "Ligue du Serment du Sang". Dans mon centre d'entraînement à Ibaragi, je donnais à des officiers de la marine et de l'armée la trempe nécessaire pour les préparer à l'action.

"C'est en 1931, un mois après le début de la conquête de la Mandchourie, que je décidai de frapper. Il fallait exécuter les ministres du cabinet Wakatsuki et certains chefs militaires trop pussillanimes.

"La police eut vent de mes intentions et nombre de mes collaborateurs furent mis sous les verrous, j'étais pris en filature et c'est avec toutes les peines du monde que je réussis finalement à me cacher.

"Quand six mois plus tard je repris contact avec ceux de mes hommes qui avaient échappé à la police, ils me dirent qu'ils avaient déjà pris toutes les dispositions nécessaires pour liquider immédiatement une vingtaine de politiciens, notamment le prince Saionji, le prince Makino, le Baron Dan et le ministre des Finances Inoue.

"Devant leur résolution je ne pus que m'incliner et les aider à mettre au point les derniers détails de l'exécution. Je désignai le baron Dan et le ministre des Finances comme premières victimes et choisisai un groupe de dix exécutants. Les armes cachées dans le jardin nous avaient été apportées de Mandchourie par le commandant de vaisseau Fujii.

"Le 8 février 1932, le camarade Tadashi Konuma m'aborda les yeux enflammés:

"Monsieur, veuillez me donner un pistolet".

"Prêt à l'attaque?"

"Paré".

"Je lui donnai l'arme demandée et une somme de 50 yen (l'équivalent de 20,000 francs d'aujourd'hui).

"Au camp j'avais précisé que le pistolet pour être efficace devait être tiré à bout portant. Dieu sait de quelle maladresse mes garçons seraient capables dans l'émoi de l'attaque!

"Konuma s'occupait du ministre des Finances, le coup devait être mis en scène à l'entrée de l'école primaire de Komagome à Tokyo où le ministre avait promis de prononcer un discours électoral.

"Avec un très remarquable esprit de décision, Konuma se précipita sur Inoue à sa descente d'auto et l'abattit d'une seule balle.

"La police le tortura pendant des semaines, sans fléchir sa vo-

lonté de ne pas trahir. Néanmoins, je jugeai prudent de regagner ma cachette chez Toyama. C'est là qu'un mois plus tard le camarade Goro Hiranuma vint me trouver pour me demander mystérieusement de lui écrire une pièce bouddhique sur sa chemise.

"Je compris qu'il était prêt au sacrifice; quand je lui demandai s'il avait trouvé son objectif, il détourna la tête sans répondre.

"Je traçai sur sa chemise en caractères chinois: "Hommage au sutra de Lotus de la Bonne Loi".

"Nanti de 50 yen et du pistolet, il s'en alla souriant, sifflant un petit air martial sans ajouter un mot.

"Pendant des jours et des jours Hiranuma fit le guet dans les WC du grand magasin Mitsukoshi

où il commandait l'entrée de la banque Mitsui et le cinq mars une balle abattait le baron Dan au moment où il descendait de sa voiture pour entrer dans la banque.

"Ironie du sort, la trahison vint d'un chef de bande rivale que la police réussit à faire chanter; on le paya vingt millions de francs.

"J'avais pensé d'abord résister aux inspecteurs qui cernaient la maison de Toyama, puis me faire harakiri. Toyama s'y opposa dans l'intérêt supérieur de la Cause".

"Bien que condamné à la prison perpétuelle en 1934, je bénéficiai d'une amnistie en 1940".

par Maurice G. CHANTELOUPE

La lager premier prix du Canada



LA LAGER
"Cinci"
de BRADING
BIÈRE DE RIZ DE CHOIX

